LA
HENRIADE,

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée; & augmentée de beaucoup; avec des Notes.

A LONDRES,
Chez HIEROME BOLD TRUTH,
à la Vérité.

M. DCC. XXX.

AVIS
AUX LIBRAIRES.

S'Il arrive qu'on fasse encore en Hollande quelque édition de cet Ouvrage, on prie les Libraires qui s'en chargeront, de ne plus mêler avec les Oeuvres de l'Auteur, celles qui ne lui apartiennent point, telles que LE MAUVAIS MENAGE, LE BANQUET, & je ne sçai quelles autres sottises qu'on a déja imprimées sous son nom.

Il paroît aussi très-peu convenable d'imprimer avec l'Ouvrage même, des Critiques & des Réponses, & toutes ces petites Dissertations qui sont indignes de paroître autrement qu'en Feüilles volantes, & qui doivent être condamnées à un éternel oubli.

PREFACE.

CETTE nouvelle Edition de LA HENRIADE, a été faite, d'après un nouveau Manuscrit de l'Auteur, sous les yeux d'un Ami qui s'est chargé de l'impression, & qui a composé le peu de Notes qu'on a crû nécessaires à l'Ouvrage.

Ce Poëme fut commencé en l'année 1717. M. de Voltaire n'avoit alors que dix-neuf ans : Et quoiqu'il eût fait déja la Tragédie d'OEDIPE, (qui n'avoit pas encore été representée) il étoit très incapable de faire un Poëme-Epique à cet âge. Aussi ne commença-t'il la Henriade que dans le dessein de se procurer un simple amusement dans un tems, & dans un lieu, où il ne pouvoit guéres faire que des Vers. Il avoit alors le malheur d'être Prisonnier par Lettre-de-Cachet dans la Bastille. Il n'est pas inutile de dire que la calomnie qui lui avoit attiré cette disgrace aiant été reconnüe, lui

valut des bien-faits de la Cour, ce qui sert également à la justification de l'Auteur, & du Gouvernement. Il n'y a point dans le monde de Ministre qui ne soit exposé à faire d'extrêmes injustices. Le plus juste est celui qui répare les siennes.

L'Auteur aiant été près d'un an dans cette très dure Prison, sans Papier, & sans Livres, y composa plusieurs Ouvrages, & les retint de mémoire. Mais la Henriade fut le seul qu'il écrivit au sortir de la Bastille. Il n'en avoit alors fait que six Chants, dont il ne reste aujourd'hui que le second qui contient les Massâcres de la Saint Barthelemy. Les cinq autres étoient très foibles, & ont été depuis travaillez sur un autre plan; mais il n'a jamais rien pû changer à ce second Chant, qui est encore peut-être le plus fort de tout l'Ouvrage; preuve certaine que le succès est presque toûjours dans le choix du sujet.

La santé qu'il perdit dans cette année de prison, & les infirmitez continuelles dont il fut accablé depuis, ne lui permirent de travailler à la Henriade que foiblement, & de loin à loin.

En l'année 1723 il parut une Edition de ce Poëme sous le nom de LA LIGUE. L'Ouvrage étoit informe, tronqué, plein de Lacunes: il y manquoit un Chant,

&

& les autres étoient déplacez. De plus, il étoit annoncé comme un Poëme-Epique, espece d'Ouvrage qui n'avoit jamais réüssi dans la Langue-Françoise, & dont le titre seul promettoit de l'ennüi. Cependant la Mémoire de Henry IV. est si chere aux François, que ce Poëme fut lû avec assez d'indulgence, & on en fit même plus d'une Edition.

En l'année 1726. l'Auteur étant en Angleterre y trouva une Protection générale, & des encouragemens qu'il n'eût jamais pû esperer ailleurs. On y favorisa avec empressement l'Impression d'un Ouvrage François écrit avec liberté, & d'un Poëme plein de veritez, sans flatterie.

La Henriade parut donc alors pour la premiere fois sous son véritable nom en dix Chants: & ce fut d'après les Editions de Londres, que furent faites depuis celles d'Amsterdam, de la Haye & de Genêve, toutes inconnües en France par l'interruption du Commerce de la Librairie avec les Etrangers.

L'Auteur aiant encore depuis fait de grands changemens à la Henriade, donne aujourd'hui cette nouvelle Edition, comme moins mauvaise que toutes les précédentes, mais comme fort éloignée de la perfection

dont il ne s'est jamais flatté d'approcher.

Du tems où il commença ce Poëme jusqu'à cette présente Edition de l'année 1730. il s'est passé treize années sans qu'il ait pû donner la derniere main à son Ouvrage ;

Tant l'esprit est borné, tant l'art est étendu. *

Le peu de Personnes qui liront ce Poëme, (car on ne se flatte pas de plaire au grand nombre,) seront sans doute instruites de l'Histoire de France ; mais si l'Ouvrage tombe entre les mains de quelques jeunes Gens peu au fait de l'Histoire, ou de quelques Etrangers, à qui les événemens de la Henriade ne soient point presents, ils seront bien aises de trouver ici sous leurs yeux l'Abregé qui suit.

* Ce Vers se trouve dans la Traduction libre que M. l'Abbé du Renel a faite de l'Essay de la Critique de M. Pope ; Traduction estimée, & presque la seule qui ait fait connoître que les François peuvent traduire des Poëmes en Vers.

HISTOIRE

HISTOIRE ABREGÉE

Des Evénemens sur lesquels est fondée la Fable du Poëme de la Henriade.

LE feu des Guerres-Civiles dont François II. vit les premieres étincelles, avoit embrasé la France sous la Minorité de Charles IX. La Religion en étoit le sujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine-Mere, Catherine-de-Medicis, avoit plus d'une fois hasardé le Salut du Roiaume pour conserver son Autorité, armant le Party Catholique contre le Protestant, & les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour son malheur beaucoup de Seigneurs trop puissans, & par consequent Factieux, des Peuples devenus Fanatiques & barbares par cette fureur de Party qu'inspire le faux zele, des Rois Enfans, au nom desquels on ravageoit l'Etat. Les Batailles de Dreux, de Saint Denys, de Jarnac, de Montcontour, avoient signalé le malheureux règne de Charles IX. Les plus grandes Villes étoient prises, reprises, saccagées tour à tour par les Partis opposez. On faisoit mourir les Prisonniers de Guerre par des supplices recherchez. Les Eglises étoient mises en cendres par les Calvinistes;

vinistes : les Temples par les Catholiques. Les Empoisonnemens & les Assassinats n'étoient regardez que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la Journée de la Saint Barthelemy. Henry le Grand, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, Chef du Party Prétendu-Réformé, dans le sein duquel il étoit né, fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du Party. On le maria à la Princesse Marguerite, Sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des Réjoüissances de ces Nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les Sermens les plus solemnels, que Catherine de Medicis ordonna ces Massacres, dont il faut perpetuer la Mémoire, (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le Nom François,) afin que les Hommes toûjours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion, voient à quel excès l'esprit de Party peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui se piquoit de politesse, une Femme célebre par les agrémens de l'esprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs Sujets. Cette même Nation qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zele. Plus de cent mille Hommes furent assassinez par leurs Compatriotes, & sans les sages précautions de quelques Personnages vertueux, comme le President Jeanin, le Marquis de S. Herem, &c. la moitié des François égorgeoit l'autre.

Charles IX. ne vécut pas longtems après la Saint Barthelemy.

my. Son Frere Henry III. quitta le Trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs ; dont elle ne fut tirée que par Henry IV. si justement surnommé le Grand par la Posterité, qui seule peut donner ce Titre.

Henry III. en revenant en France y trouva deux Partis dominans. L'un étoit celui des Calvinistes, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & aiant à sa tête le même Henry le Grand, (alors Roi de Navarre.) L'autre étoit celui de la Ligue, Faction puissante formée peu à peu par les Princes de Guise, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zele de la Religion Catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef étoit le Duc de Guise surnommé le Balafré ; Prince d'une réputation éclatante, & qui aiant de plus grandes qualitez que de bonnes, sembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henry III. au lieu d'accabler ces deux Partis sous le poids de l'Autorité Roiale, les fortifia par sa foiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le Chef de la Ligue, mais il n'en fut que l'Esclave. Il fut forcé de faire la Guerre pour les intérêts du Duc de Guise qui le vouloit détrôner, contre le Roi de Navarre son Beau-Frere, son Héritier présomptif, qui ne pensoit qu'à rétablir l'Autorité Roiale, d'autant plus qu'en agissant pour Henry III. à qui il devoit succeder, il agissoit pour lui-même.

L'Armée que Henry III. envoia contre le Roi son Beau-Frere, fut battüe à Coutras ; son Favori Joyeuse y fut tué. Le Na-

varrois

varrois ne voulut d'autre fruit de sa Victoire que de se reconcilier avec le Roi. Tout Vainqueur qu'il étoit il demanda la Paix, & le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignoit le Duc de Guise & la Ligue. Guise dans ce tems-là même venoit de dissiper une Armée d'Allemans. Ces succès du Balafré humilierent encore davantage le Roi de France qui se crût à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Huguenots.

Le Duc de Guise enflé de sa gloire, & fort de la foiblesse de son Souverain, vint à Paris malgré ses Ordres. Alors arriva la fameuse Journée des Barricades, où le Peuple chassa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de sa Capitale.

Guise fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats Généraux du Roiaume à Blois; & il prit si bien ses mesures, qu'il étoit prêt de partager l'Autorité Roiale, du consentement de ceux qui représentoient la Nation; & sous l'apparence des formalitez les plus respectables. Henry III. réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au Château de Blois cet Ennemi si dangereux, aussi bien que son Frere le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guise.

Ce qui étoit arrivé au Party Protestant, après la Saint Barthelemy, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le Party. Les Ligueurs leverent le masque, Paris ferma ses Portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henry III. comme l'Assassin des Deffenseurs de la Religion, & non comme un Roi qui avoit puni des Sujets coupables.

Il

Il fallut que Henry III. pressé de tous côtez se reconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; [& c'est là que commence la Henriade.]

Le Duc de Guise laissoit encore un Frere: c'étoit le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile, qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une Faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance, & par le Fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette Guerre. La célebre Elisabeth, Reine d'Angleterre, qui étoit pleine d'estime pour le Roi de Navarre, & qui eût toûjours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'Hommes, d'argent, de Vaisseaux; & ce fut du Plessis-Mornay qui alla toûjours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté le Roi d'Espagne favorisoit la Ligue dans l'esperance d'arracher quelques dépoüilles d'un Roiaume déchiré par la Guerre-Civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre, non-seulement par des Excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'Hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henry III. alloit se rendre Maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint Clou par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissoit à Dieu, & qu'il couroit au Martire: & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine Fanatique, ce fut le crime de tout le Party. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, étoit qu'il falloit tuer son Roi s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Pré-

dicateurs

dicateurs le crioiênt dans leurs mauvais Sermons. On l'imprimoit dans tous ces Livres pitoiables qui inondoient la France, & qu'on retrouve à peine aujourd'hui dans quelques Bibliotheques, comme des Monumens curieux d'un Siecle également barbare & pour les Lettres & pour les Mœurs.

Après la mort de Henry III. le Roi de Navarre, [Henry le Grand] reconnu Roi de France par l'Armée, eût à soûtenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne; & son Roiaume à conquerir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands Hommes qui lui furent utiles dans cette Guerre, & dont on a fait quelqu'usage dans ce Poëme, on compte les Marêchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Boüillon, &c. Du Plessis-Mornay fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince : il le servoit de sa Personne dans les Armées, de sa plume contre les Excommunications des Papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne : celui qui avoit le plus de réputation après lui, étoit le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant qui distinguoient particulierement la Maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne. Mais il n'est question ici que du fameux Comte d'Egmont, Fils de l'Amoral, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de Combats, dont le plus fameux, le plus décisif, & le plus glorieux pour Henry IV. fut la Bataille d'I-

vry

vry où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont tué.

Pendant le cours de cette Guerre, le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées, mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle : témoin la Lettre qu'on voit encore dans la Bibliotheque du Roi, dans laquelle il dit à sa Maîtresse : [Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai pas, mais ma derniere pensée sera à Dieu, & l'avant derniere à vous.]

Au reste on obmet plusieurs faits considerables, qui n'aiant pas de place dans le Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parlera ni de l'expedition du Duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque tems un Fantôme de Roi sous le nom Charles X.

Il suffit de dire qu'après tant de malheurs & de désolations Henry IV. se fit Catholique, & que les Parisiens qui haïssoient sa Religion, & révéroient sa Personne, le reconnurent alors pour leur Roi.

APRÈS avoir mis sous les yeux du Lecteur ce petit Abregé de l'Histoire qui sert de fondement à la Henriade. Il sembleroit qu'on dût, selon l'usage, donner ici une Dissertation sur l'Epopée, d'autant plus que le Pere le Bossu a bien donné des Regles pour composer un Poëme-Epique

Epique en Grec ou en Latin, mais non pas en François; & qu'il a écrit beaucoup plus pour les Mœurs des Anciens, que pour les nôtres; ordinaire deffaut des Sçavans, qui connoissent mieux leurs Auteurs Classiques que leur propre Païs, & qui sçachant Plaute par cœur, mais n'aiant jamais vû représenter une Piece de Moliere, nous donnent pourtant des Regles du Théatre.

Plusieurs Personnes demandoient qu'on imprimât à la tête de cette Edition un petit Ouvrage intitulé: ESSAY SUR LA POESIE-EPIQUE, composé en Anglois par M. de Voltaire en 1726. imprimé plusieurs fois à Londres, il comptoit le donner ici, tel qu'il a été traduit en François par M. l'Abbé Gyot-des-Fontaines, qui écrit avec plus d'élégance & de pureté que personne, & qui a contribué beaucoup à décrier en France ce stile recherché & ces tours affectez qui commençoient à infecter les Ouvrages des meilleurs Auteurs. M. de Voltaire ne se seroit pas flatté de se traduire lui-même aussi-bien que M. l'Abbé des Fontaines l'a traduit, (à quelques inadvertances près.) Mais il a consideré que cet ESSAY est plûtôt un simple exposé des Poëmes-Epiques anciens & modernes, qu'une Dissertation bien utile sur cet Art. Le Poëme-Epique sur lequel il

il s'étendoit le plus, étoit *le Paradis perdu de Milton*; Ouvrage alors ignoré en France, mais qui est aujourd'hui très connu par la belle Traduction qu'en a faite, quoiqu'en Prose, M. du Pré-de-Saint-Maur.

On prend donc le parti de renvoier ceux qui seroient curieux de lire cet ESSAY SUR L'EPOPE'E, à la Traduction de M. des Fontaines, *à Paris chez Chaubert, Quay des Augustins.*

Ce n'est que le Projet d'un plus long Ouvrage que M. de Voltaire a composé depuis, & qu'il n'ose faire imprimer, ne croiant pas que ce soit à lui de donner des Regles pour courir dans une carriére dans laquelle il n'a fait peut être que broncher.

Il se contentera donc de faire ici quelques courtes Observations nécessaires à des Lecteurs peu instruits d'ailleurs, qui pourroient jetter les yeux sur ce Poëme.

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE sujet de LA HENRIADE est le Siége de Paris, commencé par Henry de Valois, & Henry le Grand, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la Scene ne s'étend pas plus loin que de

Paris à Ivry, où se donna cette fameuse Bataille qui décida du sort de la France, & de la Maison Roiale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connüe dont on a conservé la vérité dans les Evénemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchez ou arrangez suivant la vraisemblance qu'éxige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le deffaut de Lucain, qui ne fit qu'une Gazette empoulée; & on a pour garant ces Vers de M. Despréaux.

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Gardent dans leurs fureurs un ordre didactique :
\- - - - - - - - - - - - - - -
Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendu;
Et que leur Ver éxact, ainsi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies où les Evénemens sont pliez aux Regles du Théatre.

Au reste ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. LE CAMOUENS qui est le Virgile des Portugais, a célébré un Evénement dont il avoit été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une Croisade connüe

nüe de tout le monde, & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre, ni les Processions. Virgile n'a construit la Fable de son Enéïde que des Fables reçûës de son tems, & qui passoient pour l'Histoire véritable de la Descente d'Ænée en Italie.

Homere contemporain d'Hésiode, & qui par consequent vivoit environ cent ans après la prise de Troye, pouvoit aisément avoir vû dans sa jeunesse des Vieillards qui avoient connu les Héros de cette Guerre. Ce qui doit même plaire d'avantage dans Homere, c'est que le fonds de son Ouvrage n'est point un Roman, que les caracteres ne sont point de son imagination, qu'il a peint les Hommes tels qu'ils étoient, avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez, & que son Livre est le Monument des Mœurs de ces tems reculez.

La Henriade est composée de deux parties: d'Evénemens réels dont on vient de rendre compte; & de Fictions, Ces Fictions sont toutes puisées dans le Systême de la Religion Chrêtienne: Elles sont de deux sortes. Les unes sont dans ce qu'on appelle le merveilleux, telles que la prédiction de la Conversion de Henry IV. la Protection que lui donne Saint Loüis: son Apparition:

tion : le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques qui étoient alors si communes, &c.

Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le Voiage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personifié, le Temple de l'Amour; enfin les Passions & les Vices,

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si on a donné dans quelques endroits à ces Passions personifiées les mêmes attributs que leur donnoient les Païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changez. L'Amour a des Flèches, la Justice a une Balance, dans nos Ouvrages les plus chrêtiens, dans nos Tableaux, dans nos Tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de Paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poësie ne signifie que *la Mer*, & non l'*Epouse* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que *la Guerre*, &c.

S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoier encore à ce grand Maître M. Despréaux, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement.
Bientôt ils deffendront de peindre la Prudence,

De

De donner à Themis ni Bandeau, ni Balance :
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Et le tems qui s'enfuit un Horloge à la main,
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chasser l'Allégorie.

AIANT rendu compte de ce que contient cet Ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs Ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Aïeux y sont nommez avec éloge, ne doivent aucune reconnoissance à l'Auteur, qui n'a eû en vûë que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces loüanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle Edition retranché quelques Vers qui contenoient des véritez dures contre des Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint-Siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veüille rendre respectable la Mémoire de ces mauvais Pontifes. Les François qui condamnent les méchancetez de Loüis XI. & de Catheri-

ne

ne de Medicis, peuvent parler ſans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il étoit trop long, & qu'il y avoit des Vers dont il n'étoit pas content.

C'eſt dans cette ſeule vûë qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premieres Editions, ſelon qu'il les a trouvez plus convenables à ſon Sujet, ou que les noms même lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un Poëme doit être de faire de bons Vers.

On a retranché la mort d'un jeune Bouflers qu'on ſuppoſoit tué par Henry IV. parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune Homme ſembloit rendre Henry IV. un peu odieux, ſans le rendre plus grand.

On a fait paſſer Dupleſſis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Eliſabeth, parce qu'effectivement il y fut envoié, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa Négotiation.

On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du Poëme, parce qu'aiant joüé le Rolle de Confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prit ſa place dans les Chants ſuivans : de même qu'il ſeroit impertinent dans une Tragédie, (dans

Bérénice,

Bérénice, par exemple ;) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques Personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquieter. Il sait que quiconque écrit est fait pour essuier les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le Sujet du Poëme, & qui en est le seul dénoûement.

L'Auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse qui ne peut donner aucune prise à la Censure.

Tel est par exemple ce morceau :

La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & divisez, composent son essence.

\- - - - - - - - - - - - - - -

Il reconnoît l'Eglise ici bas combattüe,
L'Eglise toûjours Une, & par tout étendüe ;
Libre, mais sous un Chef ; adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos pechez, Victime renaissante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un Pain qui n'est plus.

Si

Si on n'a pû s'exprimer par tout avec cette éxactitude Théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer.

Il y auroit une extrême injustice à éxaminer tout l'Ouvrage, comme une These de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteste également la rebellion & la persécution. Il ne faut pas juger sur un mot, un Livre écrit dans un tel esprit.

LA
HENRIADE.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

HENRY III. *réüni avec Henry de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, aïant déja commencé le Blocus de Paris, envoïe secretement Henry de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête : Relâche dans une Isle où un Vieillard Catholique lui prédit sa conversion & son Avénement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.*

LA

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros, qui règna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par le malheur même apprit à gouverner;
Perſécuté long-tems, ſût vaincre & pardonner;

Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ses Sujets le Vainqueur & le Pere.
Je t'implore aujourd'hui sévère Vérité:
Répans sur mes Ecrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du Peuple, & les fautes des Princes;
Viens; parle; & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sût à tes fiers accents mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altiere,
Si son ombre embellît les traits de ta lumiere;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS

(A)
VALOIS règnoit encore, & ses mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laissoient floter les rênes;
Ses esprits languissoient par la crainte abatus:
Ou plûtôt en effet Valois ne règnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
(B)
Aux combats dès l'enfance instruit par la Victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa Patrie emporta les regrets;
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les Peuples à ses pieds mettoient les Diadèmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier.
Endormi sur le Trône, au sein de la molesse,
Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse.

(c)
Quelus & S. Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui règnoient sous son Nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.
  Des Guises, cependant, le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa foible puissance orgueilleuse Rivale.
Les Peuples aveuglez, vils esclaves des Grands,
Persecutoient leur Prince, & servoient des Tirans.
Ses Amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
Du Louvre épouvanté ses Peuples le chasserent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
(D)
Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriere,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumiere:

Il ranima sa force ; il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent.
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblerent,
L'Europe interessée à ces fameux revers,
Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voïoit dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue, & Mayenne,
Portant par tout l'horreur ; & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, infléxible,
De ses propres Sujets, est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son Party rougit souvent ses mains :
Il habite en Tiran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuiant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la nature.
Théatre alors sanglant des plus mortels combats;
Le malheureux Valois rassembloit ses Soldats.
Là, sont mille Héros, fiers soûtiens de la France,
Divisez par leur Secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'Armée à son pouvoir soûmise.
Ne connoissoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Eglise.

(1)

Le Pere des Bourbons, du sein des immortels,
Loüis, fixoit sur lui ses regards paternels;

Il

Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race ;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace ;
De ſa Couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor ; il vouloit l'éclairer.
Mais Henry s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême.
Par des chemins cachez inconnus à lui-même :
Loüis du haut des Cieux lui prêtoit ſon appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Dèja les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs déſolez le démon du carnage
Dèja juſqu'aux deux mers avoit porté ſa rage ;
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoûpirs interrompoient le cours :

Vous

Vous voïez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre; & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les Loix, les nœuds sacrez du sang,
Que sur tout la vertu vous appelle à mon rang;
Et redoutant dèja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion, terrible en son courroux, (F)
Le fatal anathême est lancé contre vous.
Rome, qui sans Soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnere:
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;

Et

Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes;
Vient en foule inonder mes Campagnes desertes.
 Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger:
Des Anglois en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réünis,
Que Londre est de tout tems l'émule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie,
Je hai, je veux punir des Peuples odieux,
Et quiconque me venge, est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets Agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur interesser les Rois.

Allez en Albion ; que vôtre renommée
Y parle en ma deffenſe, & m'y donne une armée ;
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit : & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regretoit ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
(G) Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.
Mais il falut d'un Maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les Soldats étonnez ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.

Il marche. Cependant, la Ville criminelle,
Le croit toûjours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom qui du trône est le plus ferme appui,
Semoit encore la crainte, & combatoit pour lui.

Dèja des Neustriens il franchit la campagne;
De tous ses Favoris, Mornay seul l'accompagne,
[H] Mornay son confident, mais jamais son flateur.
Soûtien trop vertueux du Parti de l'erreur,
Qui signalant toûjours son zèle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France.
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux Rochers, où la mer mugissante,
Vient briser en couroux son onde blanchissante,

Dieppe

Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port:
Les Matelots ardents s'empressent sur le bord;
Les Vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etoient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs;
Au souffle du Zéphire abandonnoit les mers.
On lève l'anchre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit de loin les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin gémit;
Les Vents sont déchaînez sur les vagües émûës;
La foudre étincelante éclatte dans les nûës;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par tout la mort aux pâles Matelots.

Le

Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie ;
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa Patrie,
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins ;
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lors que de l'Univers il disputoit l'Empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
Le sort de l'Univers, & celui des Romains ;
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
(1)
Cesar à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers ;
Qui vole sur les Vents, qui soulève les Mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable, & profonde,
Forme, élève, & détruit les Empires du Monde ;

De

De ſon trône enflâmé qui luit au haut des Cieux,
Sur le Héros François daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages,
De porter le Vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non lóin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile
Sous des ombrages frais, preſente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Deffend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un Vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il faiſoit ſon étude;

C'eſt

C'est là qu'il regretoit ses inutiles jours,
Plongez dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prez, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines:
Tranquile, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits,
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu, qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son desert descendre la sagesse:
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le Livre des Destins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé:
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuiant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avoit déposé l'orgüeil du Diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa Secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un raïon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la vérité ſacrée,
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui?
Hélas! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le Maître,
En eût été ſervi, s'il avoit voulu l'être!
De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins;
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.

J'ai

J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France ;
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ai vû sans support éxilé dans nos murs ;
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussiere,
Ce fantôme effraïant lever sa tête altiere ;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la Cour alors en cette grotte obscure ;
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours.
Un culte si nouveau ne peut durer toûjours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vû naître.

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui-seul est toûjours stable. En vain nôtre malice
De sa sainte Cité veut sapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrez fondemens ;
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.

C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connoître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats ;
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la Victoire ;
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si sa verité n'éclaire vos esprits,
N'esperez point entrer dans les murs de Paris.
Sur tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse.
Fuiez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,

Craignez

Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & sur tout de vous même,
Lorsqu'en un siége horrible, & célébre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miseres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos Peres;
Vous verrez qu'un cœur droit peut esperer en lui,
Et que qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme,
Qui pénetroit Henry jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux:
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.

Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux :
Des pleurs en l'embrassant coulérent de ces yeux :
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché :
Dieu, Maître de ses dons, de lui s'étoit caché.
Vainement sur la terre il eût le nom de sage :
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le Vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur,
Les Vents impetueux à sa voix s'appaiserent,
Le Soleil reparut, les ondes se calmerent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le Héros part, & vole aux Plaines d'Albion.

En voïant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix,
Fit longtems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théatre où cent Héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnoit les humains.
C'étoit Elisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses Peuples sous son règne ont oublié leurs pertes:
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,

Les Guerets de leurs bleds, les Mers de leurs Vaisseaux.
Ils sont craints sur la Terre, ils sont Rois sur les Eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare est le centre des Arts,
Le Magazin du Monde, & le Temple de Mars.
(K)
Aux murs de Vesminster on voit paroître ensemble
Trois Pouvoirs étonnez du nœud qui les rassemble,
Les Députez du Peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisez d'interêt, réünis par la Loi;
Tous trois membres sacrez de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses Voisins terrible.
Heureux, lorsque le Peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
Respecte autant qu'il doit, la liberté publique!

Ah!

Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les François
Voir d'un règne aussi beau fleurir les justes loix!
Quel éxemple pour vous, Monarques de la Terre!
Une Femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un Peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
(l)
Du Vainqueur des Anglois il apperçoit la Tour.
Non loin d'Elisabeth est l'auguste Séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine.
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les Grands quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.

Il

Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence,
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soûmissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois ? dit la Reine surprise ;
C'est lui qui vous envoïe au bord de la Tamise ?
Quoi ! de ses Ennemis, devenu Protecteur,
Henry vient me prier pour son Persécuteur ?
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs differens l'Univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?

Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines,
Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaînes :
Plus heureux, si toûjours assûré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.

Mais

Mais il emploïa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voïant ſon danger.
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en deffendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Eliſabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France ;
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement,
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;

Mais

Mais sa bouche indiscrete en sa legéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejetté toûjours ses récits peu fideles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toûjours de Valois, le Vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux Exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuse histoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!

Pourquoi

Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon Sang, les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
 Su tout en écoutant ces tristes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des véritez dures ;
Qu'un autre auroit pû taire, ou sauroit mieux voiler ;
Mais que jamais Bourbon n'a pû dissimuler,

NOTES
DU PREMIER CHANT.

(A) *VALOIS règnoit encore, & ses mains incertaines.*

HENRY III. Roy de France, l'un des principaux Personnages de ce Poëme, y est toûjours nommé Valois, nom de la Branche-Roïale dont il étoit.

(B) *Aux combats dès l'enfance, instruit par la Victoire.*

Henry III. *(Valois.)* étant Duc d'Anjou, avoit commandé les Armées de Charles IX. son Frere, contre les Protestans, & avoit gagné à dix-huit ans les Batailles de Jarnac & de Moncontour.

(C) *Quelus & S. Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.*

C'étoient les *Mignons* de Henry III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en düel,

düel, S. Maigrin fut assassiné près du Louvre. *Voïez* les Remarques sur Joyeuse, au troisiéme Chant.

(D) *Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon parut.*

Henry IV. le Héros de ce Poëme y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henry*.

Il naquit à Pau en Bearn, le 13. Decembre 1553.

(E) *Le Pere des Bourbons, du sein des immortels.*

S. Loüis, neuviéme du nom, Roi de France, est la tige de la Branche des Bourbons.

(F) *De la Religion, terrible en son couroux.*

Henry IV. Roi de Navarre, avoit été solemnellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans avant l'évènement dont il est ici question : Le Pape dans sa Bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la Maison de Bourbon*; le prive, lui, & toute la Maison de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs, & les déclare sur tout incapables de succeder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en Armes à la tête des Protestans ; le Parlement toûjours attentif à conserver l'honneur & les Libertez de l'Etat, fit contre cette Bulle les Remontrances les plus fortes, & Henry IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique; &c.

(G) *Lui*

(G) *Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.*

C'étoit Henry, Prince de Condé, Fils de Loüis, tué à Jarnac. Henry de Condé étoit l'esperance du Party Protestant. Il mourut à S. Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa Femme Charlotte de la Trimoüille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son Mari mourut, & accoucha six mois après de Henry de Condé, second du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son Pere.

(H) *Mornay son confident, mais jamais son flateur.*

Du Plessis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Party Protestant, naquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il savoit le Latin, & le Grec parfaitement, & l'Hebreu autant qu'on le peut savoir, ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henry IV. étant Roy de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre: il n'eût jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé; il réüssit dans presque toutes ses Négotiations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intriguant. Ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsque Henry IV. eût changé de Religion, du Plessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, & se retira de sa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractere dans le Poëme est conforme à l'Histoire.

(*i*) *Cesar à la tempête opposoit sa fortune.*

Jules-Cesar étant auprès de Brindes au Roïaume de Naples, en présence de Pompée, s'embarqua secretement pour aller chercher lui-même les Troupes d'Antoine, de même qu'on suppose ici que Henry va secretement demander du secours à la Reine d'Angleterre.

(*k*) *Aux murs de Vesminster on voit paroître ensemble.*

C'est à Vesminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le consentement du Roi, pour faire des Loix.

(*l*) *Du Vainqueur des Anglois il apperçoit la Tour.*

La Tour de Londre est un vieux Château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie.

ARGUMENT
DU SECOND CHANT.

HENRY LE GRAND *raconte à la Reine Elisabeth l'Histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemy.*

LA
HENRIADE.

CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zele inhumain
Met à tous les François les armes à la main.

Je

(A) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur Party les nomme,
J'ai vû des deux côtez la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les differents où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre Party cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embrassant la deffense,
Laissai toûjours aux Cieux le soin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vû surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les Autels,

Et suivant un faux zele, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise (B) ont eû moins de scrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un Peuple furieux,
Ont armé contre moi sa pieté cruelle;
J'ai vû nos Citoiens s'égorger avec zele,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoissez le Peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soûmission.

Vous le ſavez, Madame, & votre prévoiance
Etouffa dès longtems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé:
Vous règnez, (c) Londre eſt libre, & vos loix floriſſantes.
Medicis a ſuivi des routes differentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez qu'elle étoit Medicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénüe.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connüe;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ſes Fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.
Son Epoux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.

Chacun

Chacun de ses Enfans nourri sous sa tutelle[D],
Devint son ennemi dès qu'il règna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion,
Semoient la jalousie, & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises[E] aux Condez, & la France à la France;
Toûjours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Esclave[F] des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
Infidele[G] à sa Secte, & superstitieuse[H];
Possedant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Tous les deffauts du Sexe, avec peu de vertus.
Ce mot m'est échapé, je parle avec franchise.
Dans ce Sexe, après tout, vous n'êtes point comprise;
L'Auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,

Vous fait servir d'éxemple à tous tant que nous
sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands
hommes.
Déja François second, par un sort imprévû,
Avoit rejoint son Pere au tombeau descendu;
Foible Enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.
Charles plus jeune encore avoit le nom de Roi.
Medicis régnoit seule, on trembloit sous sa loi.
D'abord sa politique assûrant sa puissance,
Préparoit à son Fils une éternelle enfance;
Sa main de la Discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son Empire nouveau;
Elle arma le couroux de deux Sectes rivales:
(1)
Dreux qui vit déploïer leurs enseignes fatales,

Fut

Fut le théatre affreux de leurs premiers exploits :
(K)
Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois ,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere ,
De cent ans de travaux termina sa carriere.
(L)
Guise auprès d'Orleans se vit assassiné.
(M)
Mon Pere malheureux , à la Cour enchaîné ,
Trop foible , & malgré lui servant toûjours la Reine ,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toûjours de sa main , préparant ses malheurs ,
Combatit & mourut pour ses Persécuteurs.
(N)
Condé , qui vit en moi le seul Fils de son Frere ,
M'adopta , me servit & de Maître & de Pere ;
Son Camp fut mon berceau : là, parmi les Guerriers ,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers ,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence ,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

O Plaines

O Plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher sa vie;
Hélas! trop jeune encore mon bras, mon foible bras
Ne pût ni prévenir, ni venger son trépas.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la foiblesse,
Toûjours à des Héros confia ma jeunesse.
(o)
Coligny, de Condé le digne Successeur,
De moi, de mon Party devint le deffenseur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoüe,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loüe,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, Ombre illustre, à vous que je le dois.

Je

Je croissois sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit longtems de la Guerre un dur apprentissage;
Il m'instruisoit d'éxemple au grand art des Héros;
Je voïois ce Guerrier, blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Medicis, & contre la fortune;
Chéri dans son Party, dans l'autre respecté;
Malheureux quelquefoi, mais toûjours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été,
Dans le cours triomphant de leur prosperité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Medicis qui voïoit nos Campagnes couvertes

D'un

D'un Party renaiſſant qu'elle avoit crû détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit;
Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles:
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits;
Et n'aïant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel, faut-il voir ainſi les Maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins!

Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidele,
Aimoit toûjours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſûrer l'union.

Rarement

Rarement un Héros connoît la défiance:
Parmi ſes Ennemis il vint plein d'aſsûrance;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas,
Medicis en pleurant me reçût dans ſes bras,
Me prodigua longtems des tendreſſes de mere;
Aſsûra Coligny d'une amitié ſincere;
Vouloit par ſes avis ſe regler déſormais,
L'ornoit de Dignitez, le combloit de bienfaits;
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſperance,
Des faveurs de ſon Fils la flateuſe apparence.
Hélas! nous eſperions en joüir plus longtems.

Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens;
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre,
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Medicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon Fils:

Façonnoit

Façonnoit aux forfaits, ce cœur jeune & facile:
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant feroce à les suivre excité
Dans sa coupable école avoit trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible mistere,
Il me donna sa (P) Sœur, il m'apella son Frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma Mere.
(Q) Je ne suis point injuste & je ne prétends pas,
A Medicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes;
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma Mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant

Cependant tout s'aprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit;
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
(R)
De ce mois malheureux l'inégale courriere,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiere;
Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtez
Courir des assassins à pas précipitez.
Il voit briller par tout les flambeaux & les armes,
Son Palais embrasé, tout un Peuple en allarmes,

Ses Serviteurs ſanglans dans la flâme étouffez,
Les Meurtriers en foule au carnage échauffez,
Criant à haute voix, " qu'on n'épargne perſonne,
„ C'eſt Dieu, c'eſt Medicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne;
Il entend retentir le nom de Coligny.
(s)
Il apperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a merité ſa Fille,
L'eſpoir de ſon Party, l'honneur de ſa Famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, ſans armes, ſans deffenſe,
Voïant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vêcu,
Avec toute ſa gloire, & toute ſa vertu.

Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du Salon qui l'enferme alloit briſer la porte;

Il

Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux;
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les Meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnüe a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon sang glacé soüillez ces cheveux blancs;
Que le sort des Combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combatant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux....

L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.
(T) Besme qui dans la Cour attendoit sa Victime,
Monte tout indigné qu'on differe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est infléxible ;
Lui seul à la pitié toûjours inaccessible,
Auroit crû faire un crime & trahir Medicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les Soldats, il court d'un pas rapide,
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux ;

De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage,
Ne fit trembler son bras & glaçât son courage.
Du plus grand des François, tel fut le triste sort.
(v)
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Medicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son Fils.
Medicis la reçût avec indifference,
Sans paroître joüir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils presens.
Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs;

D'un Peuple d'assassins les troupes effrenées,
Par devoir & par zele, au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos Freres sanglans.
(X) Guise étoit à leur tête & boüillant de colere,
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son Pere.
(Y) Nevers, (Z) Gondi, (AA) Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zele inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,
Le Fils assassiné sur le corps de son Pere,
Le Frere avec la Sœur, la Fille avec la Mere,

Les

Les Epoux expirans sous leurs toîts embrasez,
Les Enfans au berceau sur la pierre écrasez:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage alterez,
Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs Freres;
Et le bras tout soüillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet éxécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent!
(BB)
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent,
(CC)
Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie, & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,

 Marsillac

(DD) (EE)
Marsillac & Soubise au trépas condamnez,
Deffendent quelque-tems leurs jours infortunez :
Sanglans, percez de coups, & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne ;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Medicis à loisir contemploit cette fête ;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voïoient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les rüines fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos
maux!
(FF)
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux,
Poursuivant des Proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets soüilloit ses mains sacrées,
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare Frere,
A ce honteux carnage excitoit sa colere.
Non qu'après tout, Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'éxemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins tromperent les efforts.

De

(GG)

De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture ;
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux Pere accablé sous le fardeau des ans,
Se livroit au sommeil entre ses deux Enfans,
Un lit seul enfermoit & les Fils & le Pere ;
Les Meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,
Sur eux à coups pressez enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées,
Il sait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé ;
Un invinsible bras armé pour sa deffense,
Aux mains des Meurtriers déroboit son enfance ;
Son Pere à son côté sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant ;

Et

Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens?
Hélas! trop asûré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des
armes,
Mes sens d'un doux repos goûtoient encor les charmes,
O nuit! nuit effroïable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort parut à mon réveil,
On avoit massacré mes plus chers Domestiques,
Le sang de tous côtez innondoit mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager,
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent,

Je touchois au moment, qui terminoit mon sort.
Je presentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs
Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces Traîtres;
Soit que de Medicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit...
Vous fremissez, Madame, à cet affreux récit;

Tant

Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Medicis à la France eût donné le ſignal ;
Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon couroux fut ſervi,
Et des Fleuves François les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux Mers épouvantées.

NOTES
DU SECOND CHANT.

(A) *Je ne décide point entre Genève & Rome.*

PLusieurs Historiens ont peint Henry IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité ; ennemi de la persécution, & détestant le crime par tout où il se trouve.

(B) *Mais l'un & l'autre Guise ont eû moins de scrupule.*

François, Duc de Guise, appellé communément alors le grand Duc de Guise, étoit Pere du Balafré ; ce fut lui qui avec le Cardinal son Frere jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualitez qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le President de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, Pere de Henry IV. dans la Chambre de François II. Il

avoit

avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce parricide. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'esprit foible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la Chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tüent, dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-là à mon Fils & à ma Femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'ôsa pas, dit M. de Thou, se soüiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la Chambre, s'écria: [Le pauvre Roi que nous avons!]

(C) *Vous règnez, Londre est libre, & ses loix florissantes.*

M. de Castelnau, Envoïé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle:

„ Cette Princesse avoit toutes les grandes qualitez qui sont re-
„ quises pour règner heureusement. On pourroit dire de son Rè-
„ gne ce qui advint au tems d'Auguste lorsque le Temple de Ja-
„ nus fut fermé, &c.

(D) *Chacun de ses Enfans nourri sous sa tutelle.*

Catherine de Medicis se broüilla avec son Fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce Prince; & ensuite avec Henry III. Elle avoit été si ouvertement mécontente du Gouvernement de François II. qu'on l'avoit soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(E) *Les Guises aux Condez, & la France à la France.*

Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une Lettre de Catherine

therine de Medicis, au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les Armes contre la Cour.

(F) *Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse.*

Elle fut accusée d'avoir eû des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Mescoüer.

(G) *Infidele à sa Secte,*

Quand elle crut la Bataille de Dreux perdüe & les Protestans vainqueurs; [Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en François.]

(H) *& superstitieuse.*

Elle étoit assez foible pour croire à la Magie, témoin les Talismans qu'on trouva après sa mort.

(I) *Dreux qui vit déploier leurs enseignes fatales.*

La Bataille de Dreux fut la premiere Bataille rangée qui se donna entre le Party Catholique, & le Party Protestant. Ce fut en 1562.

(K) *Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois.*

Anne de Montmorenci, hommeopiniâtre & infléxible, le plus malheureux Général de son tems, pris prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin blessé à mort à la Bataille de S. Denys, par un Anglois nommé Stuart; le

le même qui l'avoit pris à la Bataille de Dreux.

(L) *Guise auprès d'Orleans se vit assassiné.*

C'est ce même François de Guise cité ci-dessus ; fameux par la deffense de Mets contre Charles-Quint. Il assiégeoit les Protestans dans Orleans en l'an 1563. lorsque Poltrot-de-Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à lâge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(M.) *Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné.*

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, Pere de Henry IV. étoit un esprit foible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il étoit né, dans le tems que sa Femme renonça à la Religion Catholeque. Il ne sut jamais bien de quel Party ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au Siege de Roüen où il servoit le Party des Guises qui l'opprimoient contre les Protestans qu'il aimoit. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

(N) *Condé qui vit en moi le seul Fils de son Frere.*

Le Prince de Condé dont il est ici question étoit Frere du Roi de Navarre, & Oncle de Henry IV. il fut longtems le Chef des Protestans, & le grand Ennemi des Guises. Il fut tué après la Bataille de Jarnac par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, (depuis, Henry III.) Le Comte de Soissons, Fils du mort, chercha par tout Montesquiou & ses Parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henry

Henry IV. étoit à la Journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la Bataille.

(o) *Coligny, de Condé le digne Successeur.*

Gaspard de Coligny, Amiral de France, Fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Loüise de Montmorenci, Sœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.

☞ Voïez les remarques suivantes.

(p) *Il me donna sa Sœur, il m'appella son Frere.*

Marguerite de Valois, Sœur de Charles IX. fut mariée à Henry IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

(Q) *Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas.*

Jeanne d'Albret Mere de Henry IV. attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son Fils & la Saint Barthelemy; mais Caillart son Medecin, & Desnœuds son Chirurgien, Protestans passionnez, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

(R) *De ce mois malheureux l'inégale courriere.*

Ce fut la nuit du 23. au 24. Août Fête de Saint Barthelemy en 1572. que s'éxécuta cette sanglante Tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la rüe Betizy, dans une Maison qui

 est

eſt à preſent une Auberge appellée l'Hôtel Saint Pierre, où on voit encore ſa Chambre.

(s) *Il apperçoit de loin le jeune Teligny.*

Le Comte de Teligny avoit épouſé il y avoit dix mois la Fille de l'Amiral. Il avoit un viſage ſi agréable & ſi doux que les premiers qui étoient venus pour le tuer s'étoient laiſſez attendrir à ſa vûë ; mais d'autres plus barbares le maſſacrerent.

(T) *Beſme qui dans la Cour attendoit ſa victime.*

Beſme étoit un Allemand, Domeſtique de la Maiſon de Guiſe. Ce miſerable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique ; mais il fut tué par un nommé Betanville.

(v) *On l'inſulte, on l'outrage encor après ſa mort.*

On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au Gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec ſa Cour joüir de ce ſpectacle horrible. Un des Courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentoit mauvais ; le Roi répondit comme Vitellius : [le corps d'un ennemi mort ſent toûjours bon.]

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Medicis envoïa au Pape la tête de l'Amiral ; ce fait n'eſt point aſſûré : Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels étoit l'Hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny.

(x) *Guiſe*

(x) *Guise étoit à leur tète, & boüillant de colere.*

C'étoit Henry Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il étoit Fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

(y) *Nevers,*

Frederic de Gonzague, de la Maison de Mantoüe, Duc de Nevers, l'un des Auteurs de la Saint Barthelemy.

(z) *Gondy,*

Albert de Gondy, Marêchal de Retz, Favori de Catherine de Medicis.

(AA) *Tavanne, un poignard à la main.*

Gaspard de Tavanne, élevé Page chez François Premier. Il couroit dans les rües de Paris la nuit de la Saint Barthelemy, criant: [Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de May.] Son Fils qui a écrit des Memoires, rapporte que son Pere étant au lit de la mort, fit une Confession-Générale de sa Vie, & que le Confesseur lui aïant dit d'un air étonné : [Quoi ! vous ne me parlez point de la Saint Barthelemy ? Je la regarde, répondit le Marêchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchez.]

(BB) *Renel & Pardaillan chez les morts descendirent.*

Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le Fils du Baron des Adrets, & par son propre Cousin, Bussy d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(CC) *Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin.*

Guerchy se deffendit long-tems dans la rüe, & tua quelques Meurtriers avant d'être accablé sous le nombre, mais le Marquis de Lavardin n'eût pas le tems de tirer l'épée.

(DD) *Marsillac.*

Marsillac, Comte de la Rochefoucault, étoit Favori de Charles IX. & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi: Ce Prince avoit eû quelque envie de le sauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre, mais enfin il le laissa aller, en disant: [Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.]

(EE) *& Soubise au trépas condamnez.*

Soubise portoit ce nom parce qu'il avoit épousé l'Héritiere de la Maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont Quellenec. Il se deffendit très-long-tems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine: les Dames de la Cour allerent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

(FF) *Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux.*

J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé qu'il avoit connu dans sa jeunesse un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit plusieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses Sujets Protestans la nuit de la Saint Barthelemy.

(GG) *De*

(GG) *De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture.*

Le Caumont qui échapa à la Saint Barthelemy, est le fameux Marêchal de la Force qui vêcut jusqu'à l'âge de quatre-vingt quatre ans. Il a laissé des Memoires qui n'ont point été imprimez, & qui doivent être encore dans la Maison de la Force. Il dit dans ces Memoires que son Pere & son Frere furent massacrez dans la rüe des Petits-Champs; mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

ARGUMENT
DU TROISIÉME CHANT.

Le Héros continüe l'Histoire des Guerres-Civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henry III. Son caractere: Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafré: Bataille de Coutras: Meurtre du Duc de Guise: Extrémitez où Henry III. est réduit: Mayenne est le Chef de la Ligue: D'Aumale en est le Héros: Reconcliation de Henry III. & de Henry, Roi de Navarre: Secours que promet la Reine Elisabeth: Sa réponse à Henry de Bourbon.

LA

LA HENRIADE.

****

CHANT TROISIÉME.

****

QUAND l'Arrêt des Deſtins eût durant quelques jours,
A tant de cruautez permis un libre cours,
Et que des Aſſaſſins fatiguez de leurs crimes,
Les glaives émouſſez manquerent de Victimes ;

Le

Le Peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succede à sa furie.
Il entendit gémir la voix de sa Patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le Trône épouvante les Rois.
Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déploïant sur lui sa vengeance sévére,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere.

Et

Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis (A) expirant. Cette image effraïante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros boüillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible ;
Et le Peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné :
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible eſperance.

Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,

Vint

Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un Frere infortuné le sanglant héritage.
(B)
La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pésant qu'un nom trop-tôt fameux:
Valois ne soûtint pas ce fardeau dangereux.
Reine, je parle ici sans détour & sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur qui jamais n'a sû se déguiser,
Prêt à servir Valois ne sauroit l'excuser.
Sa gloire avoit passé comme une ombre legere.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.

On

On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçût des Cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais foible; & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux Favoris flatant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance;
Au fond de son Palais avec lui renfermez,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimez,
Ils dictoient par sa voix leurs volontez funestes,
Des trésors de la France ils dissipoient les restes,
Et le Peuple accablé poussant de vains soûpirs,
Gémissoit de leur luxe & païoit leurs plaisirs.

Tandis que ſous le joug de ſes Maîtres avides ;
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des Subſides,
On vit paroître Guiſe (c); & le Peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet Aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon Pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait règner ſur les cœurs ;
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne ſût mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eût jamais plus d'empire,
Et ne ſût mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, imperieux, mais ſouple & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la miſere,

Déteſtoit

Déteſtoit des Impôts le fardeau rigoureux ;
Le Pauvre alloit le voir, & revenoit heureux ;
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence ;
Il ſavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit ;
Téméraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.
  Quand il eut quelque-tems eſſaïé ſa puiſſance,
Et du Peuple aveuglé crû fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du Trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte ;

Monſtre

Monſtre affreux, qu'ont nourri les Peuples & les
Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en Tirans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques.
L'un n'en poſſédoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant par tout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avoit beſoin du vain titre de Roi.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon yvreſſe.
Ce bruit, cet apareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appéſantis:
Mais du jour importun ſes regards éblouïs,
Ne diſtinguerent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,

Entre ſes Favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le ſecourir:
Héritier après lui du Trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa deffenſe:
J'offrois à ſa foibleſſe un néceſſaire appui;
Je voulois le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire:
Que dis-je, il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux miſtere.
Par ſa feinte vertu tout le Peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.

Il leur repréſentoit le culte de leurs Peres ;
Les derniers attentats des Sectes étrangeres ;
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu;
Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu ;
Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux éxemples ;
Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels.
Tout le Peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui deffend de s'unir avec moi.
Helas ! le Roi trop foible obéït ſans murmure ;
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprens que mon Beau-Frere, à la Ligue ſoûmis,
S'uniſſoit pour me perdre, avec ſes ennemis ;

De

De Soldats malgré-lui couvroit déja la Terre ;
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa foiblesse, & sans rien ménager ;
Je courus le combatre au lieu de le venger :
De la Ligue, en cent lieux, les Villes allarmées ;
Contre moi dans la France enfantoient des armées ;
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,
Ministre impétueux des foiblesses du Roi.
Guise dont la prudence égaloit le courage,
Dispersoit mes amis, leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hasards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse,
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse.

Je dois vous épargner des recits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non ne me privez point, dit l'Auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intereſſe,
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Ce Joyeuſe, ſa mort, ces immortels combats.
L'Auteur de tant d'exploits doit ſeul me les aprendre ;
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit : le Héros à ce diſcours flateur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale Hiſtoire:
(D)
De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flatoient ſa moleſſe, & lui donnoient des Loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les François inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne :

Il

Il avoit des vertus ; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Sans doute, aux grands exploits, son ame accoûtumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eût à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtisans en foule attachez à son sort,
Du sein des voluptez s'avançoient à la mort.
Des chifres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs Maîtresses ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervez frivoles ornemens ;

Ardens, tumultueux, privez d'expérience,
Ils portoient au Combat leur superbe imprudence:
Orgüeilleux de leur pompe, & fiers d'un Camp nombreux,
Sans ordre, ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat different mon Camp frappoit leur vûe.
Mon armée en silence à leurs yeux étendüe,
N'offroit de tous côtez que farouches Soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les Combats,
Accoûtumez au sang & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux;

Comme

Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſez,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſez :
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avoüer ; parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé, que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans François tel eſt le caractere,
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flateurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçûs bien-tôt porté par des Soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas,
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des Vents;
Mais pourquoi rappeller cette triste Victoire?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la Mémoire,
Des succès trop heureux déplorez tant de fois!
Mon bras n'est encor teint que du sang des François;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglans sont baignez de mes larmes.

Ce

Ce malheureux Combat ne fit qu'approfondir,
L'abîme dont Valois vouloit en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soûmis, la Ligue eût plus d'audace;
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
(E)
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes Alliez surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toûjours insultant à ce Prince abbatu,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut d'un Sujet réprimant la fierté,
Essaïer dans Paris sa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte;
Son Peuple audacieux prompt à se mutiner,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut règner.
On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissans qu'un instant a formez,
Menaçent de Valois les Gardes enfermez.
(F) Guise tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du Peuple ou retenoit la rage,

En

De la sédition gouvernoit les ressorts,
Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guise eut dit un mot, Valois étoit sans vie:
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite:
Enfin Guise attenta, quelque fut son projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pû forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au supplice:

Enfin,

Enfin Maître abſolu d'un Peuple révolté,
Le cœur plein d'eſperance & de témérité,
Appüié des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des François, ſecondé de ſes Freres,
(G)
Ce Sujet orgüeilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches Deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diadême;
Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois, qui cependant differoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des Loix qu'on n'éxécuta pas;

De

De mille Députez l'éloquence ſterile,
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
  Au milieu des Etats Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du Trône, & ſûr de ſes projets,
Crut dans ces Députez voir autant de Sujets.
Déja leur Troupe indigne, à ſon Tiran venduë,
Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſoluë;
Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & règner.
Son Rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colere;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.

Son

Son destin l'aveugloit, son heure étoit venüe:
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vûe;
De cent coups de poignard indignement percé, (H)
Son orgüeil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être;
Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le Roi, dont il ravit l'Autorité suprême,
Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le Peuple épouvanté remplit l'air de ses cris;
Les Vieillards désolez, les Femmes éperdües,
Vont du malheureux Guise embrasser les Statües.

Tout

Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soûtenir, & son Pere à venger;
De Guise au milieu d'eux le redoutable Frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par interêt, que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

(1)
Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes;
Sous le superbe Guise avoit porté les armes;
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette Grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un Frere;
Il servoit à regret; & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.

Mayenne

Mayenne a, je l'avouë, un courage Héroïque;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réünir sous ses loix mille esprits differens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tirans.
Il connoît leurs talens, il sait en faire usage;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouïssoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altiere espere en sa prudence,
(K)
Autant le jeune Aumale au cœur présomptueux
Répand dans les esprits son courage orgüeilleux.
D'Aumale est du Party le bouclier terrible,
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des Combats
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.

Cependant

Cependant des Flamans l'oppresseur politique;
Ce Tiran décoré du nom de CATHOLIQUE,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soûtien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
(L)
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soûtient de nos rivaux la cause criminelle;
(M)
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens se dit encor le Pere;
Met aux mains de ses Fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris;
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans Sujets, poursuivi sans deffense,
Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance,

Il m'a crû généreux, & ne s'est point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colere;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un Beau-Frere;
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai deffendu l'autorité d'un Roi.
(N)
Je suis venu vers lui sans Traité, sans ôtage;
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgüeil a rempli ses esprits:
Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame,
Verser par mon éxemple une si belle flâme;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu;

Valois

Valois avoit besoin d'un destin si contraire,
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
 Tels étoient de Henry les sinceres discours.
Des Anglois cependant il presse le secours ;
Déja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en son Camp le rappelle.
Mille jeune Anglois vont bien-tôt sur ses pas,
Fendre le sein des Mers, & chercher les Combats.
(o)
 Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne dessin,
Dût flêtrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.
 Henry ne l'attend point : ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots ;

Ce n'eſt point votre Roi, c'eſt vous, qu'ils veulent
ſuivre;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des Combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir:
Formez par votre éxemple au grand art de la Guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bien-tôt la Ligue expirer ſous vos coups.
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon Pere héritier tirannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politi-
que,

Diviſant

Divisant ses Voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.
(P)
Sixte au Trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance a l'ame encore plus fiere ;
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des Loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des Puissans, des foibles oppresseur,
Dans Londre, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever :
L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
(Q)
Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages ;

 Du

Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint ;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime, & me craint.
  Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoûmiſe:
Vous ſeul pouvez regler ſa haine ou ſes faveurs ;
Infléxible aux Vaincus, complaiſante aux Vainqueurs.
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

NOTES
DU TROISIÉME CHANT.

(A) *Je le vis expirant. Cette image effraïante.*

IL fut toûjours malade depuis la Saint Barthelemy, & mourut environ deux ans après, le 30. May 1574. tout baigné dans son sang qui lui sortoit par les pores.

(B) *La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix.*

La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Moncontour, soûtenüe de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succeda à Sigismond II. dernier Prince de la Race des Jagellons.

(C) *On vit paroître Guise; & le Peuple inconstant.*

Henry de Guise, le Balafré, né en 1550. de François de Guise, & d'Anne d'Est. Il éxécuta le grand projet de la Ligue formé par le Cardinal de Lorraine son Oncle au Concile de Trente, & entamé par François son Pere.

(D) *De*

(D) *De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois.*

Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la Sœur de la Femme de Henry III. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme Frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour aïant fait attendre trop longtems les deux Secretaires d'Etat dans l'Antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la Bataille de Coutras contre Henry IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparoit son Armée à celle de Darius, & l'Armée de Henry IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la Bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommez Bordaux & Descentiers.

(E) *Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse.*

Dans le même tems que l'Armée du Roi étoit battüe à Coutras, le Duc de Guise faisoit des Actions d'un très habile Général, contre une Armée nombreuse de Reitres venus au secours de Henry IV. & après les avoir harcelez & fatiguez longtems, les défit au Village d'Auneau.

(F) *Guise tranquille & fier au milieu de l'orage.*

Le Duc de Guise à cette journée des Barricades se contenta de renvoïer à Henry III. ses Gardes, après les avoir désarmez.

(G) *Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems.*

Le Cardinal de Guise, Frere du Duc, avoit dit souvent qu'il esperoit tenir bien-tôt la tête de Henry III. entre ses jambes pour

pour lui faire une Couronne de Moine. Ce dessein étoit si public, qu'on affichа ces deux Vers Latins aux Portes du Louvre :

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT, ALTERA NUTAT.
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

(H) *De cent coups de poignard indignement percé.*
Il fut assassiné dans l'Antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredy 23. Decembre 1588. par Laugnac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des Gardes de Henry III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé.

(I) *Mayenne dès longtems nourri dans les allarmes.*
Le Duc de Mayenne, Frere-puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de son aîné. Il avoit toutes les grandes qualitez de son Frere, à l'activité près.

(K) *Mais pour le jeune Aumale au cœur présomptueux.*
☞ Voïez la remarque (B) au quatriéme Chant.

(L) *Philippe, de Mayenne embrassant la querelle.*
Philippe II. Roi d'Espagne, Fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midy, DEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midy de laquelle l'Espa-

gne

gne eſt ſituée. Il envoïa de puiſſans ſecours à la Ligue dans le deſſein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire Eugenie, ou à quelque Prince de ſa Famille.

(M) *Et Rome qui devoit étouffer tant de maux.*

La Cour de Rome gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle pût pour ruiner la France : Gregoire XIII. ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent ; & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Roïale, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

(N) *Je ſuis venu vers lui ſans Traité, ſans ôtage.*

Henry IV. alors Roi de Navarre, eût la générosité d'aller à Tours voir Henry III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prieres de ſes vieux Officiers qui craignoient pour lui une ſeconde Saint Barthelemy.

(O) *Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance.*

Robert de Dreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Eliſabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avoit battus plus d'une fois ſur Mer. La Reine Eliſabeth l'envoïa effectivement en France en 1590. au ſecours de Henry IV. à la tête de cinq mille hommes.

(P) *Sixte*

(P) *Sixte au Trône élevé du sein de la poussiere.*

Sixte-Quint, né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretty, homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le Neveu de son Provincial, & se broüilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfüir. Etant Cardinal il composa en latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elisabeth; cependant il estimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(Q) *Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages.*

Cet événement étoit tout récent, car Henry IV. est supposé voir secretement Elisabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. destinée pour la Conquête de l'Angleterre, fut battüe par l'Amiral Drake, & dispersée par la tempête.

ARGUMENT

ARGUMENT
DU QUATRIÉME CHANT.

D'AUMALE étoit prêt de se rendre maître du Camp de Henry III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où règnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Souleve la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines : On livre à la main du Boureau des Magistrats qui tenoient pour le Party des Rois : Troubles & confusion horrible dans Paris.

LA

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÉME.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pésant à loisir de si grands intérêts ;
Ils épuisoient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le Monde ;

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnez aux Vents.
Valois, loin de Henry, rempli d'inquiétude,
Du destin des Combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flottans il falloit un appui;
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui:
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent.
Des Portes de Paris leurs Légions sortirent.
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable Party deffenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides;
Et ce Roi trop souvent, sujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces Combattans, ennemis de leur Maître,
(A) Un Frere de Joyeuse, osa longtems paroître.

Ce

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour,
Du Siécle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour;
Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse, & la haire.
Du pied des saints Autels arrosez de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs;
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.

Mais de tant de Guerriers si fiers, si dangereux,
Celui qui merita l'éloge malheureux,
D'avoir plus ébranlé la Puissance Roïale,
(B)
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale;
Vous né du Sang Lorrain, si fécond en Héros;
Vous, ennemis des Rois, des Loix, & du repos.
La fleur de la Noblesse en tout tems l'accompagne:
Avec eux, sans relâche, il fond dans la Campagne,

Tantôt

Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit;
A la clarté des Cieux; dans l'ombre de la nuit,
Chez l'Ennemi ſurpris portant par tout la Guerre;
Du ſang des Aſſiégeans ſon bras couvroit la Terre.
　Dans un de ces Combats, de ſa gloire enivré,
Aux Tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes.
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ſes armes.
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paroître,
Mornay qui précedoit le retour de ſon Maître,
Voïoit déja les Tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris.
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les Soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:

Juſte

„Juste Ciel est-ce ainsi que vous nous attendiez !
„Henry va vous deffendre, il vient & vous fuiez.
„Vous fuiez Compagnons ! Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henry les François se rallient.
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient ;
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henry dans le moment paroît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimez autour de lui s'empressent,
La Victoire revient, les Ligueurs disparoissent,

Comme aux raïons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des Astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantez les Troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux Combats:
La voix du grand Henry précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse,
Leur Chef les réünit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un Mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fonduës,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nuës.
Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux Assiegeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.

Des

Des siens qui l'entraînoient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.
Il arrête un moment son Vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.
La Mort alloit punir son audace fatale;
La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'élance en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vûë inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inéxorable,
Pour la premiere fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main Ministre de la mort,

De cette main barbare, accoûtumée au crime,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses Victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux Portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire.
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tiran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle,
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henry sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage,

Des

Des momens dans la Guerre il connoît tout le prix ;
Il presse au même instant ses Ennemis surpris :
Il veut que les Assauts succedent aux Batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'esperance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'éxemple, & le reçoit de lui ;
Il soûtient les travaux, il brave les allarmes :
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les Chefs sont unis ; tout succede à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur, qui marche devant eux,
Des Assiegez tremblans dissipant les Cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briser leurs Portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour Soldats un Peuple gémissant :
Ici la Fille en pleurs lui redemande un Pere,
Là le Frere effraïé pleure au tombeau d'un Frere,

Chacun plaint le present, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut se réünir :
On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre,
Tous sont irrésolus, nul ne veut se deffendre.
Tant le foible vulgaire avec légereté,
Fait succeder la peur à la témérité!

Mayenne en frémissant voit leur Troupe éperdüe;
Cent desseins partageoient son ame irrésolüe;
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait siffler ses serpens & lui parle en ces mots:

Digne Héritier d'un Nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes Loix,
Entens ta Protectrice, & reconnois ma voix.

No

Ne crains rien de ce Peuple imbécile & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes
mains,
Tu les verras bien-tôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvez, à mes fureurs en proïe,
Combattre avec audace, & mourir avec joïe.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les Campagnes de l'air.
Par tout chez les François le trouble & les allarmes,
Presentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épics renversez sur la terre languissent,
Le Ciel s'en obscurcit, les Astres en pâlissent,

Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effraïez.
Un tourbillon la porte à ces rives fecondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels;
Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la Paix, dans la Guerre,
Est d'être en tous les tems Maîtresse de la Terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchissoit sous son Aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible:
Elle a sû, sous son joug, asservir ses Vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses Loix, ses Decrets sont ses armes.
Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes;

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Césars;
Des Prêtres fortunez foulent d'un pied tranquille,
Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile,
Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son prémier Apôtre avec la verité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses Successeurs heureux quelque-tems l'imiterent,
D'autant plus respectez que plus ils s'abaisserent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté soûtint leur austere vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,
Du fonds de leur chaumiere ils voloient au martire.

Le tems, qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs
moeurs:
Le Ciel pour nous punir leur donna des Grandeurs.
(c) Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austere, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il sut cacher quinze ans, ses vertus, & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique
Au fond du Vatican règnoit la Politique,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.

Ce

Ce Monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paroît simple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par cent déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouïs de l'Europe confuse ;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
Le mensonge subtil règne en tous ses discours,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Verité même.

A peine la Discorde avoit frapé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air misterieux ;
Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse,
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les Peuples séduits me présentoient leurs vœux,

Où

Où la crédule Europe à mon pouvoir soûmise,
Confondoit dans mes Loix, les Loix de son Eglise.
Je parlois, & soudain les Rois humiliez,
Du Trône en frémissant descendoient à mes pieds;
Sur la Terre à mon gré ma voix souffloit les Guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonneres,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France (D)
Eteint presque en mes mains, les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'Erreur;
C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la Verité dont j'empruntois l'image;
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!

Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnere.
Commençons par la France à ravager la Terre,
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
Des Temples consacrez aux vanitez humaines,
Dont l'apareil superbe impose à l'Univers.
L'humble Religion se cache en des Deserts:
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son Nom, profané dans le monde,
Est le prétexte Saint des fureurs des Tirans,
Le bandeau du Vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, benir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage,

Sans

Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses Autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henry brûloit d'un saint amour:
Cette Fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses Autels le culte légitime,
Adopter pour son Fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croïoit digne, & ses ardens soûpirs
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique, & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste Ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux moüillez de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces Monstres dont toûjours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrez couvrent leur tête impure,

Prennent

Prennent ses vêtemens respectez des Humains,
Et courent accomplir leurs horribles desseins.

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique;
C'est-là que s'assembloient ces Sages révérez
Des veritez du Ciel Interpretes sacrez,
Qui des Peuples Chrétiens, Arbitres & Modeles,
A leur culte attachez, à leur Prince fideles,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux flêches de l'Erreur.

Qu'il est peu de vertu, qui résiste sans cesse!
Du Monstre déguisé la voix enchanteresse,
Ebranle leurs esprits par ses discours flateurs,
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,

Par

Par l'éclat d'une mître elle éblouït leur vûe :
De l'Avare en secret la voix lui fut vendüe,
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Verité :
Menacé par sa voix le foible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute, & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Verité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des Vieillards s'écrie :
„ L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie,
„ En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa Loi,
„ Nous réprouvons Valois, il n'est plus nôtre Roi.
(F)
„ Sermens jadis sacrez nous brisons votre chaîne.
A peine a-t'il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce Decret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Soudain

Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux Factieux cette grande entreprise;
Sous l'Habit d'Augustin, sous le Froc de François
Dans les Cloîtres sacrez, fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces Spectres austeres,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires:
De la Religion reconnoissez les traits,
Dit-elle; & du Très-Haut vengez les interêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle,
Ce Fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce Glaive redoutable à nos fiers Ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis;
Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zéle saint répandre les exemples,
Apprenez aux François, incertains de leur Foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur Roi;

Songez que de Levi la Famille ſacrée,
Du Miniſtere ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des Enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſ-
peres,
Où j'ai vû les François maſſacrez par leurs Freres?
C'étoit vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras.
Coligny par vous ſeuls a reçû le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce Peuple qui m'adore.
Le Monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonez de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
(r) L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle;

Ils

Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux Prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbecilles Soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur Cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme Milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise;
Il sait combien le Peuple avec soûmission,
Confond le Fanatisme & la Religion;

Il connoît ce grand Art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale, enfin, il applaudit;
Le Sage s'en indigne & le Soldat en rit:
Mais le Peuple excité, jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie:
Et comme à son audace a succedé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur;
Ainsi l'Ange des Mers sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les Flots, à son gré les irrite.

(G) La Discorde choisit Seize Séditieux,
Signalez par le crime entre les Factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son Char tout sanglant ils montent avec elle;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.

Nez

Nez dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le Peuple portez,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtez;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend compli- (H)
ces.
Ainſi lorſque les Vents fougueux tirans des Eaux,
De la Seine ou du Rhône, ont ſoûlevé les Flots,
Le limon croupiſſant dans leurs Grottes profondes,
S'éleve en boüillonant ſur la face des Ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Citez en de funeſtes Champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Themis résistoit seule à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'esperance,
Rien n'avoit dans ses mains fait pancher sa balance;
Son Temple étoit sans tache, & la simple Equité,
Auprès d'elle en fuiant, cherchoit sa sûreté.
Il est dans ce Saint Temple un Senat vénérable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des Loix de son Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son Peuple & lui;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la Tirannie & la Rebellion;

Toûjours

Toûjours plein de respect, toûjours plein de courage,
De la soûmission distingue l'esclavage;
Et pour nos Libertez toûjours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la fait réprimer.

Des Tirans de la Ligue une infâme Cohorte,
Du Temple de Themis environne la porte:
Bussy les conduisoit; ce vil Gladiateur, (1)
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Se présente au milieu de l'Auguste Assemblée,
Par qui des Citoïens la fortune est reglée.

Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat:
Le Peuple assez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous instruit par ma voix de ses Ordres suprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tirannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé;

Imitez la Sorbonne, & délivrez la France.'
Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abatus & brûlans,
Ces Sénateurs courbez sous le fardeau des ans,
Attendoient fierement, sur leur Siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Bussy plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéïssez, dit-il, Tirans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se leve, Harlay ce noble Guide,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide,
Il se presente aux Seize, & demande des fers,
De l'air dont il auroit condamné ces Pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son Supplice,
Victimes de la Foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tirans leurs généreuses mains.

Muse,

Muse, redites-moi ces noms chers à la France;
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
(K)
Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,
Vous en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançoient les années.
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil Peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces Factieux ont changé tout l'Etat:
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat;
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces Instrumens de la mort des coupables?

* La Bastille.

Qui sont ces Magistrats, que la main d'un Bourreau
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes !
(1)
Brisson, Larchet, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas ;
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toûjours fameux vivront dans la Mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toûjours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des Mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tous sanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisez entr'eux,

Joüets

Joüets infortunez des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les rüines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par tout le débris, le carnage, & les morts.

NOTES
DU QUATRIÉME CHANT.

(A) *Un Frere de Joyeuse osa longtems paroître.*

HENRY, Comte de Bouchage, Frere-puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures du matin, près du Convent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient Matines dans le Convent : frappé de cette idée il se fit Capucin sous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta son Froc, & prit les Armes contre Henry IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Marêchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi; mais un jour ce Prince étant avec lui sur un Balcon, au-dessous duquel beaucoup de Peuple étoit assemblé : [Mon Cousin, lui dit Henry IV. ces Gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Renegat.] Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Convent où il mourut.

(B) *Ce*

(b) *Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale.*

Le Chevalier d'Aumale, Frere du Duc d'Aumale, de la Maison de Lorraine, jeune homme impétueux qui avoit des qualitez brillantes, qui étoit toûjours à la tête des Sorties pendant le Siége de Paris, & inspiroit aux Habitans sa valeur & sa confiance.

(c) *Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.*

Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte contrefit si-bien l'imbécille durant près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'Ane d'Ancône. On sait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il règna.

(D) *Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France.*

On sait que pendant les Guerres du treiziéme Siecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Gregoire IX. eût la hardiesse non-seulement d'excommunier l'Empereur Federic II. mais encore d'offrir la Couronne Imperiale à Robert, Frere de Saint Loüis : le Parlement de France assemblé répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépossèder un Souverain, ni au Frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape, une Couronne sur laquelle ni lui ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1580. le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connoît ses Remontrances célebres sous Loüis XI. au sujet de la Pragmatique-Sanction ; Celles qu'il fit à Henry III. contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint qui appelloit la Maison

son régnante, génération bâtarde, &c. & sa fermeté constante à soûtenir nos Libertez, contre les prétentions de la Cour de Rome.

(E) *Serments jadis sacrez, nous brisons votre chaîne.*

Le 17. Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Decret par lequel il fut déclaré que les Sujets étoient déliez de leur Serment-de-Fidelité, & pouvoient légitimement faire la Guerre au Roi : le Fevre Doyen, & quelques-uns des plus sages refuserent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Decret que la tirannie de la Ligue avoit arrachée de quelques-uns de son Corps. Tous les Ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étoient déclarez contre la Maison Roïale, se rétracterent depuis comme elle ; mais si la Maison de Lorraine avoit eû le dessus, se seroit-on retracté ?

(F) *L'étendart de la Croix flottoit au milieu d'elle.*

Dès que Henry III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endosserent la Cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la Procession de la Ligue, où douze cent Moines armez firent la revûë dans Paris, aïant Guillaume Rose, Evêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait ; quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henry III.

(G) *La Discorde choisit Seize Séditieux.*

Ainsi nommez à cause des seize Quartiers de Paris qu'ils gouvernoient

vernoient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avoient mis d'abord Seize des plus factieux de leur Corps, les principaux étoient Bussy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant Maître en fait d'Armes : la Bruiere, Lieutenant Particulier, le Commissaire Louchard ; Emmonot & Morin, Procureurs, Oudinet, Passart, & Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi.

(H) *Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.*

Les Seize furent longtems indépendans du Duc de Mayenne ; l'un d'eux nommé Normand, dit un jour dans la Chambre du Duc : [Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.]

(I) *Bussy les conduisoit ; ce vil Gladiateur.*

Le 16. Janvier 1589. Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Tireur d'Armes étoit devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette Faction, entra dans la Grand-Chambre du Parlement, suivi de cinquante Satellites : il présenta au Parlement une Requête, ou plûtôt un Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maison Roïale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étoient opposez à son Party ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à se racheter plûtôt de ses mains : Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

(k) *Le*

(k) { *Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,*
Potier cet homme juste ; & vous, jeune Longüeil.

De Thou est, Augustin de Thou, President, Pere de ce célebre Historien. Scaron étoit le Bisayeul de Scaron connu par ses Poësies, & par l'enjoüement de son esprit.

Nicolas-Potier-de-Novion, surnommé de Blanc-Mény ; parce qu'il possedoit la Terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres ; mais emprisonné au Louvre & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

(l) *Brisson, Larchet, Tardif, honorables Victimes.*

En 1591. un Vendredy 15. Novembre, Barnabé Brisson homme très-savant, & qui faisoit les fonctions de Premier-President en l'absence de Achilles de Harlay, Claude Larchet, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, étoit venu lui-même prendre Tardif dans sa Maison ; aïant avec lui des Prêtres qui servoient d'Archers.

ARGUMENT
DU CINQUIÉME CHANT.

LES Assiegez sont vivement pressez. La Discorde excite Jacques Clement à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henry III. est assassiné. Sentimens de Henry IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

LA

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÉME.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.

Les Seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence,
D'un Peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loy les scandaleux discours,
Contre le grand Henry n'étoient qu'un vain secours;
La Victoire à grand pas s'approchoit sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers:
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs:
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privoit les Assiégez d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtez,
Sans secourir Paris, désoloient nos Citez.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée:
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié;

Lorsque

Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la Mémoire,
De vos Aïeux ſéduits la criminelle Hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparez tous.

L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires,
Qui raſſemblez entr'eux ſous des Regles ſéveres,
Et diſtinguez en tout du reſte des Mortels,
Se conſacroient à Dieu par des Vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurez dans une paix profonde,
Toûjours inacceſſible aux vains attraits du monde.
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les Humains qu'ils auroient pû ſervir.

Les autres à l'État rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires;
Mais souvent enivrez de ces talens flateurs,
Répandus dans le Siecle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un Païs s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les Humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vû longtems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zele & bien moins de puissance,
Cet Ordre si fameux fleurissoit dans la France,
Protegé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clement n'eût été dans son sein.

Clement

(A)
Clement dans la Retraite avoit dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit foible, & crédule en sa dévotion,
Il suivoit le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune Insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux piéds des saints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ses Vœux criminels.
On dit que tout soüillé de cendre & de poussiere,
Un jour il prononça cette horrible Priere:

Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tirans,
Te verra-t'on sans cesse accabler tes Enfans?
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, & benir les parjures?

Grand Dieu ! par tes fleaux c'eſt trop nous éprouver ;
Contre tes Ennemis daigne enfin t'élever.
Détourne loin de nous la mort & la miſere ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
Viens, des Cieux enflâmez abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Deſcends, & d'une main de cent foudres armée ;
Frape, écraſe à nos yeux leur ſacrilege armée,
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feüille, éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvez par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux Enfers.

Elle

Elle amene à l'instant de ces Roïaumes sombres,
Le plus cruel Tiran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible Nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la deffendre, il cherche à la détruire,
Et reçû dans son sein, l'embrasse & le déchire.
C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon (B)
Guidoit les Descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, dés Meres gémissantes
Offroient de leurs Enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le Serment inhumain:
Dans le cœur de sa Fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigenie.
France, dans tes Forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutâtes (C) il offrit ton encens.

Tu

Tu n'as pas oublié ces ſacrez homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lors qu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoûmiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe;
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martirs qu'ils étoient, les fit Perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte (D) turbulante,
Qui ſur un Roi trop foible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Liſbonne, il allume ces feux,
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïez par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la Foi de leur Ancêtres.

Toûjours il revêtoit dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrez ornemens:

Mais

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'Audace & l'Artifice en firent les aprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître,
Le Tiran de l'Etat, & le Roi de son Maître,
Et qui toûjours puissant, même après son trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un Glaive est dans sa main au meurtre toûjours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,

Il vint trouver Clement au fond de sa Retraite.
La Superstition, la cabale inquiéte,
Le faux zele enflâmé d'un couroux éclatant,
Veilloient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
(E)
Il entre; & d'une voix majestueuse & fiere,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes Vœux & ta Priere;
Mais n'aura-t'il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des Vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
Il éxige de toi les dons que tu demandes.
(F)
Si Judith autrefois pour sauver son Païs,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Bethulie.
Voilà les saints Exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande, enfin, que tu dois présenter.

Mais

Mais tu rougis déja de l'avoir differée.. ;
Cours ; vole, & que ta main dans le sang consacrée ;
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie ;
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'Assassin ne prens aucun effroi :
Ce qui fût crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix ;
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarois au Tiran de la France,

Et

Et si de ces deux Rois tes Citoïens sauvez,
Te pouvoient... mais les tems ne sont pas arrivez.
Henry doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce Présent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haine avoit trempée;
Dans la main de Clement il met ce don fatal;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux se crut Dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste Present,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant;

Et

Et plein du Monstre affreux dont la Fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soûmis à l'erreur!

Clement goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Que dans le cœur des Saints affermit l'innocence:
Sa tranquille fureur marche les yeux baissez;
(G)
Ses sacrileges Vœux au Ciel sont adressez;
Son front de la vertu porte l'empreinte austere,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,

Placent

Placent déja son nom parmi les noms sacrez,
Dans les Fastes de Rome à jamais reverez,
Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soûtiens de la Foi de leurs Peres,
Au Martire autrefois accompagnoient leurs Freres;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien sincere,
Ont porté trop souvent le même caractere;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs,
Le crime a ses Héros, l'Erreur a ses Martirs,

Du

Du vrai zele & du faux, vains Juges que nous sommes;
Souvent des Scelerats ressemblent aux grands Hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer;
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer;
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cüeillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisoit le perfide;
Des Seize en même-tems le sacrilege effort,
Sur tant d'évenemens interrogeoit le sort.
Jadis de (H) Medicis l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,

Approfondit longtems cet Art surnaturel,
Si souvent chimerique, & toûjours criminel.
Tout suivit son éxemple, & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, Amant des nouveautez,
S'abandonnoit en foule à ces impietez.

Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure;
Le silence a conduit leur Assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil Autel dressé sur un tombeau;
C'est-là que des deux Rois on plaça les Images
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrileges mains ont mêlé sur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;

Appareil

Appareil menaçant de leur Mistére affreux.
Le Prêtre de ce Temple, est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la Terre, & Citoïens du Monde,
Portent de Mers en Mers leur misere profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce Sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henry sous leurs pieds ils renversent l'Image;
(I) Et pensent que la mort, fidelle à leur couroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
(K) L'Hébreu joint cependant la Priere au Blasphême:
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même;

Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des Enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret Sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse;
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le Simulacre affreux du Prêtre Samüel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'infléxible Ateïus, (l)
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux Magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse,
A dévoiler leur sort, ils pensent le forcer:
Le Ciel pour les punir voulut les éxaucer.
Il interrompt pour eux les Loix de la Nature.
De ces antres müets sort un triste murmure.

Mille

Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henry brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux ſur un Char de victoire;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerain,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant de cent coups de tonnerre;
L'Autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la Terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces Tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours.
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours;
La mort impatiente attendoit ſa Victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

 Clement

Clement au Camp Roïal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et réveler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe longtems;
On craint sous cet Habit un funeste mistere.
Il subit sans allarme un éxamen severe;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la verité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.
    L'aspect du Souverain n'étonna point ce Traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups;

Et

Et le Mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa Justice.
Le vertueux Potier (M), le prudent Villeroy,
Parmi vos Ennemis vous ont gardé leur Foi;
Harlay (N), le grand Harlay, dont l'intrépide zele,
Fut toûjours formidable à ce Peuple infidele,
Du fond de sa Prison réünit tous les cœurs;
Rassemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toûjours les Puissans & les Sages,
Par la main la plus foible accomplit ses Ouvrages,

Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumiere, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette Lettre,
Qu'à mes fideles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la Lettre avec empressement.
Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma Justice,
Récompenser ton zele & payer ton service?
En lui disant ces mots il lui tendoit les bras.
Le Monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
Mille bras sont levez pour punir l'assassin:
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain;

Fier

Fier de ſon Parricide, & quitte envers la France;
Il attend à genoux la mort pour récompenſe:
De la France & de Rome il croit être l'appui;
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la Palme du Martire,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un foible Solitaire égara la raiſon.

Déja Valois touchoit à ſon heure derniere.
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reſte de lumiere;

Ses

Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangez,
Par leurs desseins divers en secret partagez,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou sinceres, ou feintes.
Quelques-uns, que flatoit l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement;
Les autres, qu'occupoit leur crainte interessée,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henry vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut vôtre Ennemi; mais les cœurs nez sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henry ne se souvint que de son amitié.
En vain son intérêt combattoit sa pitié:
Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un Diadème.

Valois

Valois tourna fur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appésantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de fa main fes mains victorieufes;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreufes;
L'Univers indigné doit plaindre vôtre Roi:
Vous Bourbon, combattez, règnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laiffe au milieu des orages,
Affis fur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous eft dû,
Joüiffez de ce bien par vos mains deffendu:
Mais fongez que la foudre en tout tems l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiffiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains fon Culte & fon Autel.

Adieu,

Adieu, règnez heureux. Qu'un plus puiſſant génie;
Du fer des aſſaſſins deffende vôtre vie.
Vous connoiſſez la Ligue, & vous voïez ſes coups;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barba-
re....
Juſte Ciel! Epargnez une vertu ſi rare.
Permettez!...à ces mots, l'impitoïable mort
(o)
Lui coupe la parole & termine ſon ſort.

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proïe,
Aux tranſports odieux de ſa coupable joïe.
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs;
Les travaux ſont ceſſez, les Temples ſont ouverts;
De Couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.

Inſenſez

Insensez qu'ils étoient ! Ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds, qu'ils creusoient sous leurs pas ;
Ils devoient bien plûtôt, prévoïant leurs miseres,
Changer ce vain triomphe en des larmes ameres ;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
Henry du haut du Trône alloit les foudroïer ;
Le Sceptre dans sa main rendu plus redoutable ;
Annonce à ces Mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux.
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
Et certains désormais du destin de la guerre ;
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la Terre.

NOTES
DU CINQUIÉME CHANT.

(A) *Clement dans la retraite avoit dès son jeune âge.*

JACQUES CLEMENT, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de la Prêtrise lorsqu'il commit ce Parricide.

(B) *C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon.*

Païs des Ammonites qui jettoient leurs Enfans dans les flâmes, au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient sous le nom de Molock.

(C) *A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.*

Teutâtes étoit un des Dieux des Gaulois : il n'est pas sûr que ce fut le même que Mercure, mais il est constant qu'on lui sacrifioit des Hommes.

(D) *Dans*

(D) *Dans Londre il a formé la Secte turbulante.*

Les Entousiastes qui étoient appellez INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles Premier, Roi d'Angleterre.

(E) *Il entre, & d'une voix majestuëuse & fiere.*

On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589. une Relation du Martire de Frere Jacques Clement, dans laquelle on assûroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nüe, & lui avoit ordonné de tuer le Tiran.

☞ Cet Ecrit se trouve dans la Satire MENIPPEA.

(F) *Si Judith autrefois, pour sauver son Païs.*

Frere Jacques Clement étant déja à Saint Clou, quelques Personnes qui se défioient de lui, l'épierent pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond sommeil, son Breviaire auprès de lui, ouvert à l'Article de Judith.

(G) *Ses sacrileges Vœux au Ciel sont adressez.*

Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

(H) *Jadis de Medicis l'audace curieuse.*

Catherine de Medicis avoit mis la Magie si fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles qui fut brûlé en Gréve sous Henry III. pour *Sorcellerie*, accusa douze cens Personnes

nes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'éxorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par tout des Hommes assez sots pour se croire Magiciens, & des Juges superstitieux qui les punissoient de bonne-foi comme tels.

(i) *Et pensent que la mort fidelle à leur courroux.*

Plusieurs Prêtres-Ligueurs avoient fait faire de petites Images de cire qui representoient Henry III. & le Roi de Navarre : ils les mettoient sur l'Autel, les perçoient pendant la Messe quarante jours consecutifs, & le quarantiéme jour les perçoient au cœur.

(k) *L'Hebreu joint cependant la Priere au Blasphème.*

C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des Opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls Dépositaires. Catherine de Medicis, la Marêchalle d'Ancre, & beaucoup d'autres emploïerent des Juifs à ces prétendus Sortileges.

(l) *Ou tel chez les Romains l'infléxible Atéius.*

Atéius, Tribun du Peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la porte de la Ville par où Crassus sortoit, y jetta certaines Herbes, & maudit l'expedition de Crassus en invoquant des Divinitez infernales.

(M) *Le vertueux Potier, le prudent Villeroy.*

Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant. Villeroy qui avoit été Secretaire d'Etat sous Henry III. & qui avoit pris le Party de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epernon.

(N) *Harlay le grand Harlay, dont l'intrépide zele.*

Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc.

Jacques Clement présenta au Roi une Lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point sçû si la Lettre étoit contrefaite ou non.

(O) *Lui coupe la parole, & termine son sort.*

Henry III. mourut de sa blessure le troisiéme d'Août à deux heures du matin, à Saint Clou, mais non point dans la même Maison où il avoit pris avec son Frere la résolution de la Journée de la Saint Barthelemy, comme l'ont écrit plusieurs Historiens, car cette Maison n'étoit point encore bâtie du tems de la Saint Barthelemy.

ARGUMENT

DU SIXIÉME CHANT.

APRÈS la mort de Henry III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupez de leurs Délibérations, Henry IV. livre un Assaut à la Ville; L'Assemblée des Etats se sépare : Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts : Description de ce Combat. Apparition de Saint Loüis à Henry IV.

LA

LA HENRIADE.

CHANT SIXIÉME.

C'EST un uſage antique, & ſacré parmi nous;
Quand la Mort ſur le Trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie;

Le Peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses Loix:
Les Etats assemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa Puissance;
Ainsi de nos Aïeux les augustes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,
(A)
Ose de ces Etats ordonner l'Assemblée;
Et croit avoir acquis par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins:
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints;

Qu'injustement

Qu'injustement élû, c'étoit beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le François veut un Maître.
Bien-tôt de tous côtez accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinez qu'un fol orgüeil séduit:
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Iberie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toûjours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tiranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes Successeurs;
Qui près des Rois assis, nez Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encôr l'apparence.

Là de nos Parlemens les ſages Députez,
Ne deffendirent point nos foibles Libertez.
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangere.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré :
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouvantables :
» Rois qui jugez la Terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'aſſemble ; & déja les Partis, les Cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'Erreur aveugle tous les yeux.
L'un des faveurs de Rome eſclave ambitieux,

S'adreſſe

S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare;
Qu'il est tems que les lis rampent sous la Tiarre;
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
(B)
Ce Monument affreux du pouvoir Monacal,
Que l'Espagne a reçû, que l'Univers abhorre,
Qui venge les Autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flâmes entouré,
Egorge les Mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la Terre adoroit des Dieux impitoiables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiser par le sang des Humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Espagnol, qu'il hait, veut vendre sa Patrie.

Mais un Parti puissant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au Trône de nos Rois.

Ce

Ce Rang manquoit encore à sa vaste Puissance;
Et de ses Vœux hardis l'orgüeilleuse esperance
Dévoroit en secret dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
(c)
Soudain Potier se leve, & demande Audience;
Chacun à son aspect garde un profond silènce.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toûjours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vû par sa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence.
Et conservant sur eux sa vieille Autorité,
Leur montrer la Justice avec impunité.
Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême.
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir:
Et je le choisirois, si je pouvois choisir.

Mais

Mais nous avons nos Loix : & ce Héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dès lors indigne.
Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
Oüi, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage ;
Je vous estime assez pour oser contre vous,
Vous adresser ma voix pour la France, & pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
La France a des Bourbons ; & Dieu vous a fait naître,
Près de l'auguste Rang qu'ils doivent occuper,
Pour soûtenir leur Trône, & non pour l'usurper.
Guise du sein des Morts n'a plus rien à prétendre.
Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.

Périsse

Périsse avec Valois votre juste colere,
Bourbon n'a point versé le sang de votre Frere.
Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous cherit tous deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
J'entens ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
Je vois d'un zele faux nos Prêtres emportez;
Qui le fer à la main.... Malheureux arrêtez:
Quelle Loi, quel Exemple, ou plûtôt quelle rage
Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
Le Fils de Saint Loüis parjure à ses Sermens
Vient-il de nos Autels briser les fondemens?
Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire,
Il aime, il suit les Loix dont vous bravez l'Empire.
Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
Respecter votre culte, & même vos abus.

Il

Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes ;
Le soin que vous prenez de condamner les Hommes.
Comme un Roi, comme un Pere, il vient vous gouverner :
Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus Juges de vôtre Maître ?
Infideles Pasteurs, indignes Citoïens !
Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens ;
Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
Expiroient sans se plaindre, & sur les échafauts
Sanglans, percez de coups, benissoient leurs Bourreaux !

Eux

Eux ſeuls étoient Chrétiens;je n'en connois point d'autres.

Ils mouroient pour leurs Rois ; vous maſſacrez les vôtres.

Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux ;

S'il aime à ſe venger, Barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre.

Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confondre.

Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité,

Cet effroi, qu'aux méchans donne la vérité.

Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées ;

Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées ;

Font par tout retentir avec un bruit confus,

Aux armes, Citoïens, ou nous ſommes perdus.

Des nüages épais que formoit la pouſſiere,

Du Soleil dans les Champs déroboit la lumiere.

Des

Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit, étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappez sur la Terre,
Précedez par les Vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henry la redoutable Armée;
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisoit entendre au loin ses formidables cris,
Remplissoit la Campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'emploïoit point ces momens salutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son Tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les Morts de l'orgüeil des Vivans.

Ses

Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées ;
De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées ;
Par qui malgré l'injure & des tems & du sort,
La vanité des Grands triomphe de la Mort.
Il vouloit à Valois dans la demeure sombre,
Envoïer des Tributs plus dignes de son ombre ;
Punir ses Assassins, vaincre ses Ennemis,
Et rendre heureux son Peuple, après l'avoir soûmis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare.
Des Etats consternez le Conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le Soldat rassemblé vôle à ses étendarts.
Il insulte à grand cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la deffense.

Paris

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux ;
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent Forts qu'avoient bâtis la Fureur & la Crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces Fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense Cité superbes avenuës ;
Où cent Palais dorez se perdent dans les nües ;
Etoient de longs Hameaux d'un rempart entourez ;
Par un fossé profond de Paris séparez.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche ; & la mort le devance.
Le fer avec le feu vôle de toutes parts ;
Des mains des Assiégeans ; & du haut des remparts.

Ces rempatts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brulans orages.
On voit les Bataillons rompus & renversez,
Et loin d'eux dans les Champs leurs membres dispersez.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des Combats,
Les malheureux Mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils vôloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels Enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroïables
Des troubles de la Flandre Enfans abominables.

Le ſalpêtre enfoncé dans ces Globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embraſe, & s'écarte ſoudain:
La mort en mille éclats en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſçû renfermer
Des foudres ſoûterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où vôlant au carnage,
Le Soldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs;
Des Bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportez, engloutis ſous la terre.
Ce ſont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là qu'à ſon Trône il brûle de courir.
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'Enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes.

Mais la Gloire à leurs yeux vôle à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide.
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
Avec un œil stoïque il regarde la Guerre,
Comme un fleau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les Combats, plaint son Maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les fossez de fascine, & de morts.

Sur

Sur ces morts entassez ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité sur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henry vôle à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a dèja de ses mains triomphantes,
Arboré de ses Lis les Enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent plein d'effroi :
Ils sembloient respecter leur Vainqueur, & leur Roi.
Ils cédoient ; mais Mayenne à l'instant les ranime.
Il leur montre l'éxemple, il les rappelle au crime ;
Leurs Bataillons serrez pressent de toutes parts,
Ce Roi, dont ils n'osoient soûtenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.

Le Soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la Guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la Terre.
Un farouche silence, enfant de la Fureur,
A ces bruïans éclats succede avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théatre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor près des Lis l'Etendart de Lorraine.
Les Assiégeans surpris sont par tout renversez :
Cent fois victorieux, & cent fois terrassez.
Pareil à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais

Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,
N'avoient été si grands, qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la premiere fois;
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soûtenir l'honneur de leur Patrie,
Orgüeilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit règner leurs Aïeux.
Essex monte à la bréche où combattoit d'Aumale:
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale.

 Tels

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs Amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux;
François, Anglois, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient enſemble.

Ange, qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces Combats,
De quel Héros enfin prîtes vous la querelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Longtems Bourbon, Mayenne, Eſſex, & ſon Rival,
Aſſiégeans, Aſſiégez, font un carnage égal.
Le Parti le plus juſte eût enfin l'avantage,
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage.

Les

Les Ligueurs fatiguez ne lui résistent plus ;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pirénées ;
Menacer des Vallons les Nimphes consternées ;
Cent Digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soûtiennent quelque tems son choc impetueux :
Mais bientôt renversant sa barriere impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgüeilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuiant dans les Campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipitez
Du haut des murs fumans, qu'il avoit emportez ;

Te

Tel d'un bras foudroïant fondant sur les rebelles,
Il moissone en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuïoient ce bras vengeur,
Egarez, confondus, dispersez par la peur.
Mayenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses Cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les Fauxbourgs sanglans, se répandent soudain.
Du Soldat effrené la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henry ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivoit l'Ennemi fuiant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte.
Il franchit les Fauxbourgs, il s'avance à la porte.

Compagnons

Compagnons apportez & le fer & les feux,
Venez, vôlez, montez sur ces murs orgüeilleux.
Comme il parloit ainsi, du profond d'une nüe
Un Fantôme éclatant se présente à sa vûe.
Son corps majestueux maître des élemens,
Descendoit vers Bourbon sur les aîles des Vents.
De la Divinité les vives étoincelles
Etaloient sur son front des beautez immortelles:
Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'hor-
reur.
Arrête, cria-t'il, trop malheureux Vainqueur;
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton Païs, mes Temples, tes Trésors,
Egorger tes Sujets, & règner sur des Morts.

Arrête... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henry plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflâmoit dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise, & qui gronde;
O fatal Habitant de l'invisible Monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur!
Alors il entendit ces mots pleins de douceur,
Je suis cet heureux Roi que la France révere,
Le Pere des Bourbons, ton Protecteur, ton Pere:
Ce Loüis qui jadis combattit comme toi;
Ce Loüis dont ton cœur a négligé la Foi;
Ce Loüis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras Vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.

C'est

C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La Paix a dans ſon cœur étouffé ſon couroux:
Il s'écrie, il ſoûpire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée.
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;
Trois fois ſon Pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un leger nüage écarté par les Vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armez, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & François, Chefs, Citoïens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.

Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le Pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquille;
François, s'écria-t'il, & toi fatale Ville,
Citoïens malheureux, Peuple foible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre vôtre Roi?
Alors, ainsi que l'Astre, auteur de la lumiere,
Après avoir rempli sa brûlante carriere,
Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous.
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Loüis autrefois
Au pied d'un Chêne assis dicta ses justes Loix.

Bientôt

Bientôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres ;
Et cacher aux Mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces Morts & ces Combats qu'avoit vû l'œil du jour.

NOTES
DU SIXIÉME CHANT.

(A) *Ose de ses Etats demander l'Assemblée.*

COMME on a plus d'égard dans un Poëme-Epique à l'Ordonnance du Dessein, qu'à la Chronologie ; on a placé immédiatement après la mort de Henry III. les Etats de Paris ; qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

(B) *Ce Monument affreux du pouvoir Monacal.*

L'INQUISITION que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

(C) *Soudain Potier se leve, & demande Audience.*

Potier-de-Blanc-Meny, President du Parlement, dont il est question dans le Quatriéme & Cinquiéme Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henry IV. [Je vous regarderai toute ma vie comme mon Bienfaicteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.]

ARGUMENT

DU SEPTIÉME CHANT.

SAINT LOUIS transporte Henry IV. en Esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins, sa Posterité, & les grands Hommes que la France doit produire.

LA

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÉME.

DU DIEU qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux Etres bien-faisans,
De la Terre à jamais aimables Habitans.

Soûtiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Esperance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps,
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la Nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.
Mais aux Mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui,
Elle est inébranlable, & pure comme lui.
Loüis près de Henry tous les deux les appelle.
Approchez vers mon Fils, venez couple fidele.
Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.

Les

Les Vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les Songes fortunez Enfans de l'Esperance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlez à leurs pavots.
  Loüis en ce moment prenant son Diadème,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même.
Règne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon Fils :
Tout l'espoir de ma Race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire :
Des présens de Loüis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi ;
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ;
Des humaines Vertus récompense fragile.

Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit;
Que le Trouble accompagne, & que la Mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéi, sui moi par de nouveaux chemins:
Vôle au sein de Dieu même, & rempli tes destins.
L'un & l'autre à ces mots dans un Char de lumiere,
Des Cieux en un moment traversent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviser les airs;
Et telle s'éleva cette nüe embrasée,
Qui dérobant aux yeux le Maître d'Elisée
Dans un celeste Char de flâme environné
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leur diſtances,
Luit cet Aſtre du jour par Dieu même allumé
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflâmé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumiere.
Il donne en ſe montrant la vie à la matiere.
Et diſpenſe les jours, les Saiſons & les ans
A des Mondes divers autour de lui flotans.
Ces Aſtres aſſervis à la Loi qui les preſſe,
(A)
S'attirent dans leur courſe, & s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre & de regle & d'appui
Se prêtent les clartez qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace
Où la matiere nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des Mondes ſans fin;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.

Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.
C'est là que le Héros suit son celeste Guide,
C'est là que sont formez tous ces Esprits divers,
Qui remplissent les corps, & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossiere à jamais dégagées :
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son soufle a créez.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous cent noms differens le Monde entier l'adore.
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces Portraits insensez, que l'humaine ignorance
Fait avec pieté de sa sagesse immense.
La Mort auprès de lui, Fille affreuse du Tems,
De ce triste Univers conduit les Habitans.

Elle amene à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les Disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets Successeurs,
De Zoroastre encor aveugles Sectateurs; (B)
Les pâles Habitans de ces froides Contrées
Qu'assiégent de Glaçons les Mers hiperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les Forêts,
Du Pere du mensonge innombrables sujets.

Eclairez à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle Sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connoit tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henry n'approcha pas vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce Jugement terrible,

Où

Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgüeilleux Mortels.
» Quelle est, disoit Henry, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartez que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourroit-il les juger tel qu'un injuste Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'ont point pû connoître ?
» Non, Dieu nous a créez, Dieu nous veut sauver tous.
» Par tout il nous instruit, par tout il parle à nous.
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & seule toûjours pure.
» Sur cette Loi, sans doute, il juge les Païens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis

Tandis que du Héros la raiſon confonduë
Portoit ſur ce miſtere une indiſcrete vûe
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens reſſembloient à ceux de ce Tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parloit à la Terre.
Le Chœur des Immortels ſe tût pour l'écouter;
Et chaque Aſtre en ſon cours alla la repeter.
A ta foible raiſon garde-toi de te rendre
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il pardonne aux Humains une invincible erreur:
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand ſon Soleil t'éclaire.
Henry paſſe à l'inſtant auprès d'un Globe affreux,
Rebut de la Nature, aride, ténébreux;

Ciel

Ciel ! d'où partent ces cris, ces cris épouvantables,
Ces torrens de fumée, & ces feux effroiables !
Quels Monſtres, dit Bourbon, vôlent dans ces Climats ?
Quels gouffres enflâmez s'entr'ouvrent ſous mes pas ?
O mon Fils, vous voiez les portes de l'abîme,
Creuſé par la Juſtice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toûjours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers. (c)

Là, gît la ſombre Envie à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte Amante des Morts, elle hait les Vivans.
Elle apperçoit Henry, ſe détourne, & ſoûpire.
Auprès d'elle eſt l'Orgüeil qui ſe plaît, & s'admire.

La Foiblesse au teint pâle, aux regards abbatus,
Tiran qui cede au crime, & détruit les vertus.
L'Ambition sanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, d'Esclaves entourée;
La tendre Hipocrisie aux yeux plein de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur.)
Le faux Zele étalant ses barbares maximes,
Et l'Interêt enfin Pere de tous les crimes.

Des Mortels corompus ces Tirans effrenez,
A l'aspect de Henry paroissent consternez.
Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur Troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie.
Quel mortel, disoient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces Esprits immondes
S'avançoit à pas lents sous ces voutes profondes.

Loüis

Loüis guidoit ſes pas ? Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
L'Aſſaſſin de Valois ! Ce Monſtre devant moi ;
Mon Pere ! Il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon Portrait ſoüiller les ſaints Autels ;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loüe ; (D)
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoüe.

Mon Fils, reprit Loüis, de plus ſevères Loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tirans, adorez dans leur vie :
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengez, & ceux qu'ils ont permis.

La

La Mort leur a ravi leurs Grandeurs passageres,
Ce Faste, ces Plaisirs, ces Flateurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouïs cachoit la Vérité.
La Verité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voïez, comme à sa voix tremblent ces Conquerans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tirans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écrase;
Auprès d'eux sont couchez tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili Fantômes impuissans.
Henry voit près des Rois leurs insolens Ministres:
Il remarque sur tout ces Conseillers sinistres,
Qui des Mœurs & des Loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'inestimable prix des vertus de nos Peres.

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Des foules de Mortels noïez dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henry ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La Race des Humains soit en foule engloutie;
Si les jours passagers d'une si courte vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur Mere:
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
A l'Homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne

Ne crois point, dit Loüis, que ces triſtes Victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes ;
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des Humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non ; s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes Dons, il borne ſes vengeances.
Sur la Terre on le peint l'éxemple des Tirans :
Mais ici c'eſt un Pere ; il punit ſes Enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. (E)

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance,
Vers les lieux fortunez qu'habite l'Innocence.

Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henry voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûë,
Sent couler dans ſon ame une joie inconnuë;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton Empire:
Ce n'eſt point cet Amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau Divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur Enfant des Cieux ſur la Terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils déſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe joüiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,

Là ſur un Trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lis.
Les plus grands Ennemis, les plus fiers Adverſaires
Réünis dans ces lieux, n'y ſont plus que des Freres.
Le ſage Loüis (P) douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un Cèdre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos Aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon Trône avec lui fit aſſéoir la Juſtice;
Il pardonna ſouvent, il règna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon Peuple il eſſuia les pleurs.
(Q) D'Amboiſe eſt à ſes pieds; ce Miniſtre fidelle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut Rang,
Ne ſoüilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:

De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems sous un autre Loüis.
Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflâma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimoüille,[H] Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin,[I] le Destructeur & le Vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard,[K] & vous brave Amazone,[L]
La honte des Anglois, & le soûtien du Trône.
Ces Héros, dit Loüis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la Terre ont ébloüi les yeux.
La vertu, comme à toi, mon Fils, leur étoit chere.
Mais Enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur simple & docile aimoit la vérité :
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as tu quitté ?

Comme

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des Destins devant lui se présente:
Il fait marcher son Fils vers ces sacrez remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Tems, d'une aîle prompte, & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce Palais terrible:
Et de-là sur la Terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux, destinez aux Humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tiranniser;

A ſes ſuprêmes Loix d'autant mieux attachée
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéïſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des Loix.
Mon cher Fils, dit Loüis, c'eſt de-là que la Grace
Fait ſentir aux Humains ſa faveur efficace:
C'eſt de ces lieux ſacrez, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux differer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le Maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes Enfans!
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!

Retranches

Retranchés, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunez qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foulle s'empresse?
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.
Vous voïez, dit Loüis, dans ce sacré séjour,
Les Portraits des Humains qui doivent naître un jour.
Des Siecles à venir ces vivantes Images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des Humains comptez avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont presens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachez à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous ; le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste Fils,
Il soûtiendra longtems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni son Fils ni son Pere.

Henry dans ce moment voit sur des Fleurs-de-Lis,
Deux Mortels orgüeilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre-Romaine,
Tous deux sont entourez de Gardes, de Soldats ;
Il les prend pour des Rois...Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Loüis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'Arbitre,
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevez de l'ombre des Autels ;

Enfans

Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique;
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami:
(M)
L'un fuiant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux Flots irritez opposant son courage,
Des Princes de mon Sang ennemis déclarez:
Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirez:
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Ciel! quel pompeux amas d'Esclaves à genoux,
Est aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous?
Quels honneurs! Quels respects! jamais Roi dans la France,
N'accoûtuma son Peuple à tant d'obéissance!

* Loüis XIV.

Je

Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des Fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt Peuples liguez bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siecle heureux de Loüis, Siecle que la Nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amenes les beaux Arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur Empire,
La toile est animée, & le marbre respire.
(N)
Quels Sages rassemblez dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers, & lisent dans les Cieux ?
Et dans la nuit obscure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la Nature entiere ?

L'Erreur

L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la Verité le Doute les conduit.
Et toi Fille du Ciel, toi puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grece & l'Italie,
J'entends de tous côtez ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
François vous savez vaincre, & chanter vos Conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvre vos têtes ;
Un Peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons vôler dans les Combats.
A travers mille feux je vois Condé (o) paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;
Turenne de Condé le généreux Rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.

Catinat.

(P)
Catinat réünit, par un rare assemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage:
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
(Q)
C'est Vauban; c'est l'Ami des Vertus & des Arts,
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
(R)
Luxembourg de son nom remplit toute la Terre.
(S)
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Cesars,
Arbitre de la Paix que la Victoire amene,
Digne Appui de son Roi, digne Rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la Majesté,
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifference il regarde le Trône.
Ciel! Quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!

* Feu Mr le Duc de Bourgogne.

La

La mort autour de lui vôle ſans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y
monter.
O mon Fils ! des François vous voïez le plus juſte.
Les Cieux le formeront de votre Sang auguſte.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux Humains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! Que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon Règne eût été trop heureuſe :
Il eût entretenu l'Abondance & la Paix :
Mon Fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eût aimé ſon Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes !

Quand

Quand ſous la même Tombe ils verront réünis
Et l'Epoux & la Femme, & la Mere & le Fils.
Un foible Rejetton * ſort entre les rüines,
De cet Arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les Enfans de Loüis deſcendus au Tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au Berceau;
De l'Etat ébranlé douce & frèle eſpérance.
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon Enfance;
Conduit ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon Sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connoître.
Qu'il ſache qu'il eſt Homme, en voïant qu'il eſt Maître.

* Ce Poëme fut composé dans l'Enfance de Loüis X V.

Qu'aimé

Qu'aimé de ses Sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour
eux.
France reprends sous lui ta Majesté premiere,
Perce la triste nuit qui couvroit ta lumiere;
Que les Arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande en ses Grottes profondes,
Où sont tes Pavillons qui flottoient sur ses Ondes?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses Ports,
Le Commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre & la Paix, sans chercher la
Victoire.
Sois l'arbitre des Rois; c'est assez pour ta gloire:
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur

Un Héros que de loin pourſuit la Calomnie;
Plus facile que foible, ardent, plein d'induſtrie;
Mais ami des plaiſirs, ami des nouveautez,
Gouvernant l'Univers du ſein des voluptez;
Par des reſſorts nouveaux ſa Politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille:
Les Arts ſont éclairez par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les Emplois, il a tous les talens:
Malheureux toutes-fois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçû du Ciel un ſi vaſte génie.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui, d'Eſpagnols une Troupe guerriere
De l'Aigle des Germains briſoit la tête altiere:

O

O mon Pere ! Quel est ce Spectacle nouveau ?
Tout change, dit Loüis, & tout a son Tombeau :
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée,
Du puissant Charles-Quint la Race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois ;
C'est un de nos Neveux qui leur donne des Loix.
Philippe . . . . A cet objet Henry demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Moderez, dit Loüis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oüi, du sein de Paris, Madrid reçoit un Maître !
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Rois nez de mon Sang ! ô Philippe ! ô mes Fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !

Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus,
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Destins les portes se fermerent ;
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'Aurore cependant au visage vermeil ;
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
La Nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur ;
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.

Ainsi

Ainsi quand le Vengeur des Peuples d'Israël,
Eût sur le Mont Sina consulté l'Eternel;
Les Hébreux à ses pieds couchez dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soûtenir la lumiere.

NOTES

DU SEPTIÉME CHANT.

(A) *S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse.*

QUE l'on admette, ou non, l'attraction de l'illustre Monsieur Newton, toûjours demeure-t'il certain que les Globes célestes, s'approchant & s'éloignant tour à tour, paroissent s'attirer, & s'éviter.

(B) *De Zoroastre encor, aveugles Sectateurs.*

En Perse les Guebres ont une Religion à part qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paroît moins folle que les autres Superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une Image du Créateur.

(C) *Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.*

Les Théologiens n'ont pas décidé comme un Article de foi que l'Enfer fut au centre de la Terre, ainsi qu'il étoit dans la

 Théologie

Théologie Payenne ; quelques-uns l'ont placé dans le Soleil ; on l'a mis ici dans un Globe destiné uniquement à cet usage.

(D) *Que la Ligue l'invoque, & que Rome le louë.*

Le Parricide Jacques Clement fut loüé à Rome dans la Chaire où l'on auroit dû prononcer l'Oraison funebre de Henry III. On mit son Portrait à Paris sur les Autels avec l'Eucharistie : Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, sous la Minorité de Loüis XIV. il vit un Bourgeois portant un Hausse-Col sur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

(E) *Par des tourmens affreux éternels comme lui.*

Il est aisé d'entendre par cet endroit les fautes venielles & le Purgatoire.

(F) *Le sage Loüis douze, au milieu de ces Rois.*

LOUIS XII. est le seul Roi qui ait eû le surnom de Pere du Peuple.

(G) *D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidelle.*

Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. [MEZERAY, grande Histoire.]

(H) *La Trimouille,*

Parmi plusieurs grands Hommes de ce nom, on a eû ici en vûe

GUY

GUY DE LA TRIMOÜILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portoit l'Oriflâme, & qui refusa l'Epée de Connétable sous Charles VI.

Clisson,

CLISSON, [le Connétable de] sous Charles VI.

Montmorency,

MONTMORENCY, Il faudroit un Volume pour spécifier les Services rendus à l'Etat par cette Maison.

de Foix.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Neveu de Loüis XII. fut tué de quatorze coups, à la célebre Bataille de Ravenne qu'il avoit gagnée.

(1) *Guesclin, le Destructeur & le Vengeur des Rois*.

GUESCLIN, [le Connétable du] Il sauva la France sous Charles V. conquit la Castille, mit Henry de Transtamare sur le Trône de Pierre-le-Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

(k) *Le vertueux Bayard*,

BAYARD, [Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.] Il arma *François Premier*, Chevalier, à la

à la Bataille de Marignan ; il fut tué en 1523. à la Retraite de Rebec en Italie.

& vous brave Amazone.

JEANNE D'ARC, [connuë sous le nom de la Pucelle d'Orleans] Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy-sur-Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son Sexe, fut emploïée par le Comte de Dunois pour rétablir les Affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une Sortie à Compiegne en 1430. conduite à Roüen, jugée comme Sorciere par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglois qui auroient dû honorer son courage.

(M) *L'un fuiant avec art, & cedant à l'orage.*

Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Roïaume en 1651. malgré la Reine-Regente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toûjours malgré ses ennemis, & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

(N) *Quels Sages rassemblez dans ces augustes lieux.*

L'ACADEMIE DES SCIENCES dont les Mémoires sont estimé dans toute l'Europe.

(O) *A travers mille feux, je vois Condé paroître.*

LOUIS DE BOURBON, appellé communément le grand Condé,

Condé, & HENRY, Vicomte de Turenne, ont esté regardez comme les plus grands Capitaines de leur tems; tout deux ont gagné de grandes Victoires, & ont acquis de la gloire même dans leurs Défaites. Le génie du Prince de Condé sembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de Bataille, & celui de Monsieur de Turenne pour toute une Campagne: Au moins est-il certain que Monsieur de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la Bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand Homme.

(P) *Catinat réünit par un rare assemblage.*

Le Maréchal DE CATINAT, né en 1637. Il gagna les Batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéït ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroy, qui lui envoïoit des Ordres sans le consulter: Il quitta le Commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, & mourut en Philosophe dans une petite Maison de Campagne à Saint Gratien, n'aïant ni augmenté ni diminué son Bien, & n'aïant jamais démenti un moment son caractere de modération.

(Q) *C'est Vauban, c'est l'Ami des Vertus & des Arts.*

Le Maréchal DE VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier selon sa nouvelle maniere, trois cens Places anciennes, & en a bâti trente-trois. Il a conduit cinquante-trois Sieges, & s'est trouvé à cent-quarante Actions. Il a laissé douze Volumes Manuscrits, pleins de Pro-

jets

jets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été éxécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

(R) *Luxembourg de son nom remplit toute la Terre.*

FRANÇOIS-HENRY-DE-MOTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la Bataille de Cassel, sous les Ordres de MONSIEUR, Frere de Loüis XIV. & remporta en Chef les fameuses Victoires de Mons, de Fleurus, de Steinckerke, de Nerwinde, conquit des Provinces au Roi, & fut mis à la Bastille, & reçût mille dégoûts des Ministres.

(S) *Regardez dans Denain l'audacieux Villars.*

On s'étoit proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun Homme vivant ; on ne s'est écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal Duc DE VILLARS qui a sauvé la France.

Il a gagné la Bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même Terrain où se posta depuis le Duc de Malboroug, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande Victoire du second Hocstet si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars aïant repris le Commandement des Armées, donna la fameuse Bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux Ennemis, & qui ne fut perdüe que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin

Enfin en 1712. lorſque les Ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on déliberoit ſi le Roi Louis XIV. quitteroit Verſailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du Dépôt de l'Armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le Siege de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcretion, & fit enſuite la Paix à Radſtat, au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plenipotentiaire de l'Empereur.

ARGUMENT

ARGUMENT
DU HUITIÉME CHANT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henry le Grand.

LA

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÉME.

DES Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avoit perdu l'orgüeil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henry les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.

Rien

Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux,
Le Pouvoir & le Rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant[A] sans Chef, ce Roi sans Diadème,
Toûjours dans son Party garde un Pouvoir suprême.
Un Peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgüeilleux, Vengeurs de sa querelle ;
Les Lorrains[B], les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse[C], & Saint Paul, & Brissac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgüeil, sont peints sur leur visage.

Quelques-

Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs
pas,
Affoiblis par leur sang versé dans les Combats :
Mais ces mêmes Combats, leur sang, & leurs blessures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olimpe, aux Champs de Thessalie,
Des Enfans de la Terre on peint la Troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nüe,
Sur un Char lumineux se présente à leur vûe :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir ;
François, c'est maintenant qu'il faut vaincre ou mourir.

D'Aumale

D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles ;
Le voilà, cria-t'il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi longtems ; & differé toûjours.
Amis, enfin l'Eſpagne a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paroiſſoit vers ces lieux révérez,
Qu'aux Tombes de nos Rois la mort a conſacrez.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les Champs les raïons du Soleil.
Tout le Peuple au devant court en foule avec joie :
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie.
(c)
C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné,
Ce Fils ambitieux d'un Pere infortuné ;

Dans

Dans les murs de Bruxelle il a reçû la vie.
Son Pére qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut sur l'échafaut, pour soûtenir les droits
Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois.
Le Fils Courtisan lâche, & Guerrier témeraire,
Baisa longtems la main qui fit périr son Pere,
Servit par politique aux maux de son Païs,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoïoit sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu Tutelaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le témeraire orgüeil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voïois cette audace!
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un Combat,
Où sembloient attachez les destins de l'Etat!

(1)

Près des bords de l'Itton, & des rives de l'Eure;
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avoit longtems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protegez par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des Soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation par tout marche avant eux;

De

De l'Eure & de l'Itton les Ondes s'allarmerent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cacherent,
Et leurs tristes Moitiez, Compagnes de leurs pas,
Emportent leurs Enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les Combats, c'est pour donner la Paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime;
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers; il court dans tous les rangs;
Sur un Coursier fougueux, plus leger que les Vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont (F), qui sous cinq Rois avoit porté les armes;
Biron (G), dont le seul nom répandoit les allarmes;
Et son Fils (H) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il étoit vertueux.
Sulli (I), Nangis, Grillon, ces Ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime.
Turenne (K) qui, depuis, de la jeune Boüillon
Mérita dans Sedan la Puissance & le Nom:
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos Jardins un Palmier sourcilleux,

A nos Ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Etale les beautez de sa tige étrangere.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'Or & les Diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fiere Maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'Amant de votre Reine, & le soûtien des Rois.
Plus loin sont la Trimoüille, (l) & Clermont, & Feuquieres,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguieres; (m)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendoient le signal,
Et rangez près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son Party connoissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands évènemens.
Ce Héros cependant, Maître de sa foiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allegresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux Soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.

Tel

Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les Champs de la Thrace un Courſier orgüeilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vôle & bondit ſur l'herbe,
Tel paroiſſoit Egmont: une noble fureur,
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la Victoire:
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgüeil
Dans les Plaines d'Ivry lui prépare un cercüeil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henry s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflâmoit ſa préſence,

» Vous êtes nez François, & je suis votre Roi, (N)
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
» Ne perdez point de vûë, au fort de la tempête
» Ce pannache éclatant qui flotte sur ma tête ;
» Vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas de deux Chefs alors en même tems,
On voit des deux Partis vôler les Combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparez par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes Mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,

La Terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du Monde.
Au Mousquet réüni le sanglant Coutelas,
Déja de tous côtez porte un double trépas.
(o)
Cette Arme que jadis, pour dépeupler la Terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme, & le fer.
Dans tous les deux Partis, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le desespoir, la mort, l'ardente soif du sang,
Par tout, sans s'arrêter, passent de rang en rang.
L'un poursuit un Parent dans le Party contraire;
Là le Frere en fuiant meurt de la main d'un Frere;
La Nature en frémit, & ce Rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans

Dans d'épaisses Forêts de lances hérissées,
De Bataillons sanglans, de Troupes renversées,
Henry pousse, s'avance, & se fait un chemin.
(p)
Le grand Mornay le suit, toûjours calme & serain;
Il veille autour de lui tel qu'un heureux génie:
Voïez-vous, lui dit-il, cet Escadron qui plie;
Ici près de ce Bois Mayenne est arrêté:
Plus loin d'Aumale vôle, & fond de ce côté.
Ainsi dans la mêlée, il l'assiste, il l'escorte,
Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais, il ne permet pas à ses stoïques mains,
De se soüiller du sang des malheureux Humains.
De son Roi seulement son ame est occupée:
Pour sa deffense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage, ennemi des Combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De

De Turenne déja la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la Troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par tout l'horreur & le trépas ;
Les Ligueurs ébranlez fuioient devant ses pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune Audacieux dans sa course l'arrête ;
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipitez,
La Victoire & la mort vôlent à leurs côtez.
Ils s'attaquent cent fois, & cent fois se repoussent ;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émoussent ;
Deffendus par leur casque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respecte son Rival, admire sa vaillance.

Enfin

Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermez à la lumiere,
Son casque auprès de lui roule sur la poussiere:
D'Ailly voit son visage, ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son Fils.
Le Pere infortuné les yeux baignez de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable Victoire,
Il renonce à la Cour, aux Humains, à la Gloire,
Et se fuiant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers;
Là, soit que le Soleil rendit le jour au Monde,
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'Onde,

Sa voix faiſoit redire aux Echos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux Fils.

Ciel, quels cris effraians ſe font par tout entendre!
Quels flots de ſang François viennent de ſe répandre!
Qui précipite ainſi ces Ligueurs diſperſez?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſez?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un paſſage,
D'Aumale les voit fuir, & boüillant de couroux,
Arrêtez, revenez... lâches où courez-vous?
Vous fuir? vous Compagnons de Mayenne & de Guiſe?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.

Auſſi-

Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse;
Du farouche Saint Paul, & même de Joyeuse;
Il rassemble avec eux ces Bataillons épars;
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La Fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron soutient en vain d'un courage intrépide;
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtez Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquières;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussiere:
Percé de coups lui-même, il est prêt de périr....
C'étoit ainsi Biron, que tu devois mourir.
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Le genereux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.

Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître severe,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire;
Et de qui le cœur dur & l'infléxible orgüeil
Croit le sang d'un sujet trop païé d'un coup d'œil.
Il court le secourir; l'amitié qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide;
(a) Biron qu'environnoient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ses Soldats,
Dont les coups redoublez achevoient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidele.

Un bruit affreux s'entend, la Discorde cruelle;
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs
Vient d'une ardente rage embraser ses Ligueurs.

Elle fond dans leur Camp, là sa bouche fatale,
Fait raisonner au loin sa Trompette infernale:
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Il est semblable au trait dans les airs emporté;
Il cherchoit le Héros, sur lui seul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte, une foule s'avance,
Bourbon au milieu d'eux se trouvoit sans appui,
La mort de tous côtez s'approche au tour de lui.
Loüis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui menaçant les airs.
Rompt la course des Vents & repousse les Mers.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son Rivage.
O vous Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.

Il

Il voit vôler vers lui sa Noblesse fidelle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
Henry de tous côtez faisoit sentir ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son couroux.

Longtems cet Etranger trompé par son courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage.
Dût sa témerité le conduire au cercüeil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgüeil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'est à nous de fixer la Victoire.
Comme il disoit ces mots, un lumineux éclair,
Messager des Destins fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des Combats fait gronder son tonnerre,
Le Soldat sous ses pieds sentit trembler la Terre.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir versé son sang.

Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au Champ d'honneur,
Trouvé des Ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder sa blessure l'irrite:
Sur ce fier Ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain.
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulerent,
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son Pere excita ses remords.
Espagnols tant vantez, troupe jadis si fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere,

Pour

Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les Chefs & les Soldats ne se connoissent plus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs Drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur Vainqueur offerts,
Fléchissoient les genoux, & demandoient des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les Flots couverts de morts interrompent leur course ;
Et le Fleuve sanglant remonte vers sa Source:

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assûré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui la fureur dans les yeux
Accusoit les Flamans, la Fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons brave Mayenne.
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un Party dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ma perte & son malheur,
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeste,
De nos Soldats épars assemblent ce qui reste.

Suivez-

Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte; il va l'éxecuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a ſû dompter;
Qui docile à ſon Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît ſoûmet ſa tête horrible;
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paroît menacer même en obéïſſant.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.
Henry victorieux voïoit de tous côtez,
Les Ligueurs ſans deffenſe implorant ſes bontez.

Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Loüis au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henry dans ce fameux moment;
Vint voir comme il sauroit user de la Victoire,
Et s'il acheveroit de meriter sa gloire.

Ses Soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappez à leurs coups.
Les Captifs en tremblant conduits en sa présence
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarez avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où règnoient à la fois la douceur, & l'audace.

Soïez

Soïez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes Ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoissez un Maître.
Voïez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou Compagnons d'un Roi,
Allez trembler sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un Champ de Bataille, au sein de la Victoire,
On voit en un moment ces Captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairez, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déja du nom de ses Soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.

Le Roi de tous côtez fait cesser le carnage ;
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bien-faisant, qui laissant son tonner-
re ;
Fait succeder le calme aux horreurs de la Guerre,
Console les Vaincus, applaudit aux Vainqueurs,
Soulage, récompense, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiere étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous les dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un Pere attentif il étend tous ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle legere,

Traversant tous les jours & les Monts & les Mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers.
La Renommée, enfin, dans la Ville rebelle,
Des Exploits de Henry répandoit là nouvelle.
Mayenne dans ces murs abusoit les esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & Maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite;
Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zele.
Mais malgré tant de soins la verité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Vôloit de bouche en bouche & glaçoit tous les cœurs.

La

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'Art de l'affoiblir;
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amolir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henry n'aura jamais de Vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle

Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un Char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nüage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vôle, & va trouver l'Amour.

NOTES
DU HUITIÉME CHANT.

(A) *Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans Diadême.*

IL se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant Général de l'Etat & Roïaume de France.

(B) *Les Lorrains,*

LES LORRAINS, le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son Frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

les Nemours,

CHARLES-EMMANUEL, Duc DE NEMOURS, Frere uterain du Duc de Mayenne.

la Châtre, . . .

LA CHATRE, étoit un des Marêchaux de la Ligue, que l'on appelloit

appelloit des Bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur Pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henry lui confirma la Dignité de Maréchal de France.

(c) *Et l'inconstant Joyeuse*,

JOYEUSE est le même dont il est parlé au Quatriéme Chant; remarque (a)

& Saint Paul

SAINT PAUL, Soldat de Fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué depuis par le Duc de Guise, Fils du Balafré.

& Brissac.

BRISSAC s'étoit jetté dans le Party de la Ligue par indignation contre Henry III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur Terre ni sur Mer. Il negotia depuis secretement avec Henry IV. & lui ouvrit les Portes de Paris moïennant le Bâton de Maréchal de France.

(D) *C'étoit le jeune Egmont ce Guerrier obstiné.*

Le Comte D'EGMONT, Fils de l'Amoral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le Fils étant resté dans le Party de Philippe II. Roi d'Espagne, fut envoïé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit

huit cent lances. A son Entrée dans Paris il reçût les complimens de la Ville : Celui qui le haranguoit aïant mêlé dans son Discours les loüanges de l'Amoral d'Egmont son Pere : [Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la mort, c'étoit un Rebelle.] Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des Rebelles qu'il parloit, & dont il venoit deffendre la cause.

(E) *Près des bords de l'Itton & des rives de l'Eure.*

Ce fut dans une Plaine entre l'Itton & l'Eure que se donna la Bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

(F) *D'Aumont qui sous cinq Rois avoit porté les armes.*

JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la Bataille d'Ivry, étoit Fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, & de Françoise de Sully, Héritiere de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henry II. François II. Charles IX. Henry III. & Henry IV.

(G) *Biron dont le seul nom répandoit les allarmes.*

HENRY-DE-GONTAUD-DE-BIRON, Maréchal de France, grand Maître de l'Artillerie, étoit un grand Homme de Guerre : il commandoit à Ivry le Corps de réserve, & contribua au gain de la Bataille en se présentant à propos à l'Ennemi. Il dit à Henry le Grand après la Victoire : [Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi] Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au Siege de Pernay.

(H) *Et*

(H) *Et son Fils jeune encor, ardent, impétueux.*

CHARLES-DE-GONTAUD-DE-BIRON, Marêchal, & Duc & Pair, Fils du précédent, conspira depuis contre Henry IV. & fut décapité dans la Cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échaffaut.

(I) *Sully*,

RONY, depuis Duc DE SULLY, Sur-Intendant des Finances, grand Maître de l'Artillerie, fait Marêchal de France après la mort de Henry IV. reçût sept blessures à la Bataille d'Ivry.

Nangis, Grillon, ces ennemis du crime.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu: il avoit conseillé à Henry III. de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix. Grillon étoit surnommé LE BRAVE: Il offrit à Henry III. de se battre contre ce même Duc de Guise: C'est à ce Grillon que Henry le Grand écrivit: [Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étoit pas... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.]

(k) *Turenne qui depuis de la jeune Boüillon.*

HENRY-DE-LA-TOUR-D'OLIERGUES, Vicomte DE TURENNE, Marêchal de France. Henry le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan en 1591. La nuit de ses

Nôces

Nôces le Marêchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henry de Turenne, fut perdüe par Federic-Maurice, Duc de Boüillon, son Fils; qui aïant trempé dans la Conspiration de Cinqmars contre Loüis XIII. ou plûtôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie, il eût en échange de sa Souveraineté, de très grandes Terres plus considerables en revenu, mais qui donnoient plus de richesses, & moins de puissance.

(L) *Plus loin sont la Trimoüille,*

CLAUDE, Duc DE LA TRIMOÜILLE, étoit à la Bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition demesurée; de grandes richesses, & étoit le Seigneur le plus considerable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

& Clermont, & Feuquieres.

BALSAC-DE-CLERMONT-D'ENTRAGUES, Oncle de la fameuse Marquise de Vernëüil, fut tué à la Bataille d'Ivry: Feuquieres & de Nesle, Capitaines de cinquante Hommes d'armes, y furent tuez aussi.

(M) . . . . *& l'heureux Lesdiguieres.*

Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple Soldat, & finit par être Connétable sous Loüis XIII.

(N) *Vous êtes nez François, & je suis vôtre Roi.*

On a tâché de rendre en Vers les propres paroles que dit

Henry IV. à la Journée d'Ivry : [Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toûjours au chemin de l'Honneur & de la Gloire.]

(O) *Cette arme que jadis pour dépeupler la Terre.*

La Bayonnette au bout du Fusil ne fut en usage que longtems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premieres Bayonnettes.

(P) *Le grand Mornay le suit toûjours calme & serain.*

Du Plessis-Mornay eût deux Chevaux tuez sous lui à cette Bataille. Il avoit effectivement dans l'Action le sang froid dont on le loüe ici.

(Q) *Biron qu'environnoient les ombres de la mort.*

Le Duc de Biron, fut blessé à Ivry, mais ce fut au Combat de Fontaine-Françoise que Henry le Grand lui sauva la vie. [On a transporté à la Bataille d'Ivry cet évenement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.]

ARGUMENT
DU NEUVIÉME CHANT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henry IV. Ce Héros est retenu quelques tems auprès de Madame D'ESTRÉES, *si célebre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.*

LA

LA

HENRIADE.

CHANT NEUVIÉME.

SUR les bords fortunez de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais (A) respecté par les tems:
La Nature en posa les premiers fondemens;

Et l'Art ornant depuis sa simple Architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les Champs voisins peuplez de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des Hivers.
Par tout on voit meurir, par tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore;
Et la Terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des Humains, ni l'ordre des Saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature aux premiers jours du monde,
De sa main bien-faisante accordoit aux Humains,
Un éternel repos, des jours purs & serains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'Abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des Concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,

Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maî-
tresses,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'Art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flateuse Esperance, au front toûjours serain,
A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les Graces demi-nuës,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénuës.
La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtez le Mistère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,

Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au *Sanctuaire* un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la Troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les Plaintes, les Dégouts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La Haine, & le Couroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur Troupe homicide.

Le

Le Repentir les suit déteftant leurs fureurs,
Et baiffe en foûpirant fes yeux moüillez de pleurs.
  C'eft-là, c'eft au milieu de cette Cour affreufe,
Des plaifirs des Humains Compagne malheureufe,
Que l'Amour a choifi fon féjour éternel.
Ce dangereux Enfant, fi tendre & fi cruel,
Porte en fa foible main les deftins de la Terre,
Donne avec un fouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par tout fes trompeufes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant fes Conquêtes,
Il fouloit à fes pieds les plus fuperbes Têtes;
Fier de fes cruautez plus que de fes bienfaits,
Il fembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.
  La Difcorde foudain conduite par la Rage,
Ecarte les Plaifirs, s'ouvre un libre paffage,

Secouant

Secouant dans ses mains ses flambeaux allumez,
Le front couvert de sang & les yeux enflâmez,
Mon Frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature;
Viens, vôle sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi Victorieux écrase mes Serpens,
Ses mains joignent l'Olive aux Lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la Guerre-Civile,
Va sous ses Etendarts, flottans de tous côtez,
Réünir tous les cœurs par moi seule écartez.
Encore une Victoire, & mon Trône est en poudre;
Aux remparts de Paris Henry porte la foudre.

Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abbatu ;
Va dompter ſon courage au ſein de la Vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuiant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'Onde,
Préferer Cléopatre à l'Empire du Monde.
Henry te reſte à vaincre après tant de Guerriers.
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers,
Va du mirte amoureux ceindre ſa tête altiere ;
Endors entre tes bras ſon audace guerriere.

A mon Trône ébranlé cours ſervir de ſoûtien,
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton règne eſt le
mien.

Ainſi parloit ce Monſtre; & la voûte tremblante,
Répétoit les accens de ſa voix effraiante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs;
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées.
Il fend des vaſtes Cieux les voûtes azurées;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaiſirs,
Il vôle aux Champs François ſur l'aîle des Zéphirs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie,
Le foible Xïmoïs, & les Champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommez,
La cendre des Palais par ſes mains conſumez.

Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'Onde ;
Ces remparts orgüeilleux, ce prodige du Monde ;
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermez dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux Champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux
De l'amoureux Alphée il conduiſit les Eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Arethuſe,
Dans les Champs de Provence il vôle vers Vaucluſe (B) ;
Azile encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Petrarque ſoûpira ſes Vers & ſes Amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlaſſez,
Les Chiffres de (C) Diane y ſont encor tracez.

Sur

Sur sa tombe en passant les Plaisirs & les Graces,
Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

Aux Campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein;
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes Guerriers à travers les Guerêts,
Poursuivoient avec lui les Hôtes des Forêts.
L'Amour sent à sa vûe une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il souleve avec lui les Elémens armez,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmez.
D'un bout du Monde à l'autre appellant les Orages,
Sa voix commande aux Vents d'assembler les Nüages;

De

De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, & les éclairs.
Déja les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les Cieux obscurcis ont déploïé leurs aîles;
La plus affreuse nuit succede au plus beau jour;
La Nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

Dans les Sillons fangeux de la Campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide;
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces Bois sombres,
Suit cet Astre ennemi, brillant parmi les Ombres.
Comme on voit quelquefois les Voïageurs troublez,
Suivre ces feux ardens de la Terre exhalez,

Ces

Ces feux dont la vapeur maligne & passagere,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune en ces tristes Climats
D'une illustre Mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des Combats elle attendoit son Pere,
Qui Fidelle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henry suivi les Etendarts.
(D)
D'Estrées étoit son nom; la main de la Nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable Beauté qui trahit Menelas;
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit
paroître,
(E)
Celle qui des Romains avoit dompté le Maître;

Lorsque

Lorsque les Habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçû les vœux.
Semblable en son Printems à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle;
Cache aux Vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux raions d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Soüs un nom supposé vient près d'elle se rendre,
Il paroît sans flambeau, sans flèches, sans carquois,
Il prend d'un simple Enfant la figure & la voix.

On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le Vainqueur de Mayenne.
Il glissoit dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissoit en la voïant si belle;
Que n'esperoit-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'Art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paroît, aux yeux séduits, l'effet de la Nature.
L'Or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des Vents,
Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendoit plus aimable:

Non

Non pas cette farouche, & triste Austerité,
Qui fait fuir les Amours, & même la Beauté,
Mais cette Pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine;
Inspire le respect, enflâme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle est possible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des Mirtes enlassez, que d'un prodigue sein,
La Terre obéïssante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feüillage.
A peine a-t'on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse;
Les Amans fortunez, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paroît changé, tous les cœurs y soûpirent.
Tous sont empoisonnez du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les Oiseaux dans les Champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le Moissonneur ardent qui court avant l'Aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soûpirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.

Il demeure enchanté dans ces belles Retraites,
Et laisse en soûpirant ses Moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergere oubliant ses Troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Es-
trées?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque-tems de Henry, la valeur immortelle
Vers ses Drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu premiere il cherche un vain appui;
Sa Vertu l'abandonne; & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Estrées.

Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnez,
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternez.
Ils trembloient pour ſes jours ; hélas ! qui l'eût pû croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire?
On le cherchoit en vain ; ſes Soldats abbatus,
Ne marchant plus ſous lui ſembloient déja vaincus.

Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas longtems ſa dangereuſe abſence.
Il deſçendit des Cieux, à la voix de Loüis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon Fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte Hémiſphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.

Il ne le chercha point dans ces lieux réverez,
A l'Etude, au Silence, au Jeûne consacrez.
Il alla dans Ivry : là parmi la licence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des François fixa son vol divin,
Au milieu des Drapeaux des Enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'étoit pour nous instruire,
Que souvent la raison suffit à nous conduire :
Ainsi qu'elle guida chez des Peuples Payens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent Ami que Philisophe austère,
Mornay sçût l'art discret de reprendre & de plaire :
Son éxemple instruisoit bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours,

Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & son soufle infecté
N'altera de son cœur l'austère pureté.
Belle Arethuse, ainsi, ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toûjours pur, & des flots toûjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la Sagesse,
Part, & vôle en ces lieux, où la douce Molesse
Retenoit dans ses bras le Vainqueur des Humains,
Et de la France en lui maîtrisoit les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa Victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir sa Gloi-
re;

Les

Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévere ;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des Plaiſirs il croit vaincre ſon cœur:
Mais Mornay mépriſoit ſa colere & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux:
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces Jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un Mirte amoureux, azile du Miſtere;

D'Eſtrées

D'Eſtrées à ſon Amant prodiguoit ſes appas;
Il languiſſoit près d'Elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes;
De ces larmes qui font les plaiſirs des Amans.
Ils ſentoient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée;
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,

Et rioit en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

La Discorde de loin, insulte à sa foiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare allegresse:
Sa fiere activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les Serpens.
Et tandis que Bourbon se répose, & sommeille,
De tous ses Ennemis la rage se reveille.

Enfin dans ces Jardins où sa vertu languit,
Il voit Mornay paroître: il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.
Le Sage en l'abordant garde un morne silence;
Mais ce silence même, & ses regards baissez
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.

Sur

Sur ce visage austère, où régnoit la tristesse,
Henry lut aisément sa honte, & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher Ami, dit le Roi, ne crains point ma colere.
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi.
Je t'ai vû, c'en est fait, & tu me rends à moi:
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie;
De ce honteux repos fuions l'ignominie:
Fuions ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encore les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est désormais ma plus belle Victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t'il, que je revois paroître;
Vous de la France entiere, auguſte Deffenſeur,
Vous Vainqueur de vous-même, & Roi de votre
cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.

Il dit: Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux.
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſperé.

Il part : en ce moment d'Eſtrées évanoüie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie,
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'apperçût jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle,
N'enleve à ſon Empire une Nimphe ſi belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras ; & bien-tôt cette Amante,
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle.
Au jour qu'elle fuioit tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'Auteur.

Mornay

Mornay toûjours ſévere & toûjours inflexible,
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colere & ſa honte.

NOTES
DU NEUVIÉME CHANT.

(A) *S'éleve un vieux Palais respecté par les tems.*

CETTE Description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette Passion personifiée, sont entierement allégoriques. On a placé en Chipre le lieu de la Scene, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les Peuples de l'Isle de Chipre ont de tout tems passez pour être très abandonnez à l'Amour, de même que la Cour de Rome a eû la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme Fils de Venus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion representée avec tous les plaisirs & tous les desordres qui l'accompagnent.

(B) *Dans les Champs de Provence, il vôle vers Vaucluse.*

VAUCLUSE, *Vallisclausa*, près de Gordes en Provence; célebre

lebre par le séjour que fit Petrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa Source une Maison qu'on appelle la Maison de Petrarque.

(C) *Les Chiffres de Diane y sont encor tracez.*

ANET fut bâti par Henry II. pour Diane de Poitiers, dont les Chiffres sont mêlez dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'est pas loin de la Plaine d'Ivry.

(D) *D'Estrées étoit son nom ; la main de la Nature.*

GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne Maison de Picardie, Fille & petite-Fille d'un grand Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henry IV. en devint amoureux pendant les Guerres Civiles ; il se déroboit quelque fois de son Armée pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en Païsan, passa au travers des Gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

☞ On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conty.

(E) *Celle qui des Romains avoit dompté le Maître.*

CLEOPATRE allant à Tarse où Antoine l'avoit mandée, fit ce Voïage sur un Vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles Peintures ; les Voiles étoient de pourpre, les Cordages d'Or & de soye. Cleopatre étoit habillée comme on représentoit alors la Déesse

Déesse Venus, ses Femmes représentoient les Nymphes & les Graces; la Poupe & la Proüe étoient remplies des plus beaux Enfans déguisez en Amours. Elle avançoit dans cet équipage sur le Fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de Musique. Tout le Peuple de Tarse la prit pour la Déesse Venus. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. [PLUTARQUE.]

ARGUMENT
DU DIXIÉME CHANT.

RETOUR du Roi à son Armée : il recommence le Siege. Combat singulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale.

Famine horrible qui désole la Ville.

Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiege. Le Ciel récompense enfin ses Vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses Portes, & la Guerre est finie.

LA

LA
HENRIADE.

CHANT DIXIÉME.

CES momens dangereux, perdus dans la molesse,
Avoient fait aux Vaincus oublier leur foiblesse.
A de nouveaux Exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le Peuple est enivré.

Leur ẻspoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête ;
Paris épouvanté revit ſes Etendarts.
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts ;
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne pût ſe réſoudre :
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon couroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déja le Camp du Roi jette des cris de joie.
D'un œil d'impatience il devoroit ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublez,
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblez.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fierement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor apris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher.

C'eſt

C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe ;
Je connois des François la fougue impétueuſe.
L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu.
Le François qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des Batailles ;
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, vôlez aux Champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.

Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence,
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lût en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
François, à cet affront je ne veux point ſurvivre.

Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance: Un Hérault, Miniſtre des Combats,
Juſqu'aux Tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la Gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la Victoire.
D'Aumale vous attend, Ennemis paroiſſez.
Tous les Chefs à ces mots d'un beau zele pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſaier leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,
Tous avoient mérité ce prix de la Valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.

Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un Superbe abaisser l'insolence.
Combat pour ton Païs, pour ton Prince, & pour
toi,
Et reçois en partant les Armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée.
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux:
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit: le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance,
Vers l'endroit ou d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ses yeux un Combattant parût.
Le Peuple de Paris aux remparts accourût;
Les Soldats de Henry près de lui se rangerent:
Sur les deux Combattans tous les yeux s'attacherent,

Chacun

Chacun dans l'un des deux voiant ſon deffenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.

Bientôt ces deux Guerriers entrent dans la carriere.
Henry du Champ d'honneur leur ouvre la barriere ;
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne ſe cachent point ſous ces Buſtes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable,
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le Combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée, & ſans autre deffenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.

Mais la trompette ſonne : ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce Combat dangereux.

Tout

Tout ce qu'a pû jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtez en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portez, & parez à l'instant.
Le Spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voioit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ses sens, animé sans colere,
Il songe à fatiguer son terrible Adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne qui l'observe, apperçoit sa foiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.

Tout

Tout le Peuple effraié jette un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche:
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en soûpirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
(A)
Cependant des Soldats, dans les murs de Paris,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un Peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré.

Ce

Ce front soüillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abbatement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte,
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Du Camp des Assiégeans mille cris s'éleverent:
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assemblerent:
Ils demandoient l'assaut. Le Roi dans ce moment,
Modera son courage, & leur emportement.
Il sentit qu'il aimoit son ingrate Patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.

Haï

Haï de ses Sujets, prompt à les épargner;
Eux seuls vouloient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir,
Il laisse à leur fureur le tems du repentir.
(B)
Il crut que sans Assauts, sans Combats, sans allarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreroient sans peine un Peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoûtumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendroit à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zele, hélas! qui ne sauroit ceder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

La

La clémence du Roi parut une foiblesse.
Les Mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,
A peine encor remis de leur juste terreur,
Alloient insolemment défier leur Vainqueur.
Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle;
Alors on entendit des heurlemens affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le soûtien de leur vie.

Bientôt

Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tresors.
Ce n'étoit plus ces Jeux, ces Festins & ces Fêtes,
Où de mirte & de rose ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi cent plaisirs, toûjours trop peu goûtez,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,
Sous des lambris dorez, qu'habite la molesse,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces Voluptueux,
Pâles, défigurez, & la mort dans les yeux,
Périssant de misere au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le Vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son Fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une Famille entiere.
Plus loin, des malheureux couchez sur la poussiere,

Se

Se disputoient encore à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces Spectres affamez, outrageant la Nature,
Vont au sein des Tombeaux chercher leur nourriture.
Des Morts épouvantez les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparez par eux;
Que n'osent point tenter les extrêmes miseres!
On les vit se nourrir des cendres de leurs Peres.
(c)
Mais ce mets déteStable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miseres publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
(D)
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels,

Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Alloient par tout du Peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs liberales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophetique,
Le tonnerre allumé sur un Prince Hérétique:
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la Manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres séduits, par les Seize effraiez,
Soûmis, presque contens, ils mouroient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie;
Tigres

Tigres que nos Aïeux nourrissoient dans leur sein ;
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des Campagnes Belgiques ;
Les autres des Rochers & des Monts Helvétiques ;
(E) Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le paier.
De ces nouveaux Tirans les avides Cohortes,
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes ;
Aux Hôtes effraiez présentent mille morts :
Non pour leur arracher d'inutiles Trésors ;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une Fille éplorée, à sa tremblante Mere ;
De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.

Il n'est point de tourment, de supplice & d'hor-
reur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une Femme, grand Dieu! faut-il à la Mémoire, (1F)
Conserver le récit de cette horrible Histoire!
Une Femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un Enfant lui restoit, prêt à périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce Fils innocent qui lui tendoit les bras,
Son enfance, sa voix, sa misere, & ses charmes,
A sa Mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effraié,
Plein d'amour, de regret, de rage, & de pitié.

Trois

Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante
Détestant son hymen & sa fecondité,
Cher & malheureux Fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçûs la vie,
Les Tirans ou la faim l'auroient bientôt ravie :
Eh pourquoi vivrois-tu ! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère,
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta Mere ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son Fils sa main désesperée,
Enfonce en frémissant le parricide acier :
Porte le corps sanglant auprès de son foier ;

Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoiable,
Prépare avidement ce repas effroiable.

Attirez par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur transport eſt égal à la cruelle joie
Des Ours & des Lions, qui fondent ſur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O! ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe preſente
Une Femme égarée, & de ſang degoutante.
Oüi, c'eſt mon propre Fils, oüi Monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la Mere & le Fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?

Quelle

Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer
tous ?
Tigres, de tels festins sont préparez pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agitez,
Ces Monstres confondus courent épouvantez.
Ils n'osent regarder cette Maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste :
Et le Peuple effraié de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce Peuple infidelle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il ; Dieu, qui lis dans les cœurs,

Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sçais, je tendois les bras à ces Mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces Victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la necessité, l'excuse des Tirans;
De mes Sujets séduits qu'il comble la misere,
Il en est l'Ennemi, j'en dois être le Pere.
e le suis, c'est à moi de nourrir mes Enfans,
Et d'arracher mon Peuple à ces Loups dévorans.
Dût-il de mes bien-faits s'armer contre moi-même,
Dussai-je en le sauvant perdre mon Diadême,

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais Ennemis.
Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe, un jour on puisse lire,
» Henry de ses Sujets, Ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de règner sur eux.

(G) Il dit, & dans l'instant il veut que son Armée,
Approche sans éclat de la Ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoiens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance, on parle de bien-faits.
A cet ordre divin ses Troupes obéissent.
Les murs en ce moment de Peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimez, livides & tremblans ;

Tels

Tels qu'on feignoit jadis que des Roiaumes sombres,
Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les Enfers, & les Mânes errans.
Quel est de ces Mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel Ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentez, déchirez par leurs fiers Deffenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs Persécuteurs.
Tous ces événemens leur sembloient incroiables.
Ils voioient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautez du sort,
Ces lances, qui toûjours avoient porté la mort,
Secondant de Henry la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.

Sont-

Sont-ce là, disoient-ils, ces Monstres si cruels?
Est-ce là ce Tiran si terrible aux Mortels?
Cet Ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'est la brillante image.
C'est un Roi bien-faisant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre sous ses Loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas, dont il nous a sauvez,
Consacrons lui ces jours qu'il nous a conservez.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'assûrer sur un Peuple volage,
Dont la foible amitié s'éxhale en vains discours?
Qui quelque fois s'éleve & retombe toûjours?

Ces

Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui consumoient la France,
Vont se montrer en pompe à ce Peuple abbatu.
» Combattans sans courage, & Chrêtiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
» Ne connoissez-vous plus les palmes du Martire?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrêtiens, n'attendons pas qu'un Tiran nous pardonne.
» Dans sa coupable Secte, il veut nous réünir:
» De ses propres bien-faits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples saints de son Culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,

Maîtresse

Maîtresse du vil Peuple, & redoutable aux Rois,
Des bien-faits de Henry faisoit taire la voix :
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs, & ces cris odieux ;
La vertu de Henry pénétra dans les Cieux.
Loüis qui du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'Origine ;
Connût qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit son Fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes.
La Foi vint essuier ses yeux moüillez de larmes,
Et la douce esperance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartez d'un feu pur & durable ;
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds. De mille astres divers,
Le cours toûjours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisez composent son essence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrez à jamais,
Pénétrez de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, & de la Terre ils vont changer la face.
Des Puissances du Siecle ils retranchent la race,
Tandis que les Humains vils joüets de l'erreur,
Des Conseils éternels accusent la hauteur.

Ce

Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie
Aux fiers Enfans du Nord ont livré l'Italie
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout Peuple eût ſes Tirans.
Mais cette impénétrable, & juſte Providence
Ne laiſſe pas toûjours proſperer l'inſolence.
Quelquefois ſa bonté favorable aux Humains
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le Pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente;
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante.
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois;
Vois le Peuple François à ſon Prince rebelle.
S'il viole tes Loix, c'eſt pour t'être fidelle.

Aveuglé

Aveuglé par son zele, il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce Foudre de la Guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la Terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henry ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître,
Donne à l'Eglise un Fils, donne à la France un Maître,
Des Ligueurs obstinez confonds les vains projets;
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.

Que

Que tous les cœurs unis adorent ta Juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même Sacrifice.

L'Eternel à ſes Vœux ſe laiſſa pénétrer.
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſûrer.
A ſa divine voix les Aſtres s'ébranlerent:
La Terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblerent;
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intereſſoit pour lui.
Soudain la Vérité, ſi longtems attendüe,
Toûjours chere aux Humains, mais ſouvent inconnüe,
Dans les Tentes du Roi, deſcend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux.
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:

Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.

Henry, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il abjure avec foi ces Dogmes séducteurs,
Ingénieux Enfans de cent nouveaux Docteurs.
Il reconnoît l'Eglise ici bas combatüe,
L'Eglise toûjours Une, & par tout étendüe:
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos pechez Victime renaissante,
De ses Elûs chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un Pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soûmet, s'abandonne,
A ces Misteres Saints dont la raison s'étonne.

Loüis

Loüis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Loüis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlez s'entr'ouvrent à sa voix.
(H)
Il entre au nom du Dieu qui fait règner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs
larmes,
Les Prêtres sont müets: les Seize épouvantez
En vain cherchent pour fuir des antres écartez.
Tout le Peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son Vainqueur, & son Pere.

Dés lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

L'Eſpagnol en trembla : juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoûmettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juſte des Princes.

FIN.

NOTES

DU DIXIÉME CHANT.

(A) *Cependant des Soldats dans les murs de Paris.*

LE Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denys, & sa mort affoiblit beaucoup le Party de la Ligue. Son Düel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction, mais ces Combats singuliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célebre derriere les Chartreux, entre le Sieur de Marivaux qui tenoit pour les Roialistes, & le Sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du Peuple & de l'Armée, le jour même de l'Assassinat de Henry III. mais ce fut Marolles qui fut Vainqueur.

(B) *Il crut que sans Assauts, sans Combats, sans allarmes.*

Henry IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille Hommes.

(C) *Vivoient*

(C) *Vivoient dans l'abondance, à l'ombre des Autels.*

On fit la visite, [dit Mezeray] dans les Logis des Ecclésiastiques & dans les Convents, qui se trouverent tous pourvûs, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

(D) *Mais ce mets détestable avança leur trépas.*

Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil qui fut éxécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'Hommes, surquoi un Auteur remarque l'étrange foiblesse de l'imagination humaine. [Ces Assiégez n'auroient pas osé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tuez, mais ils mangeoient volontiers les os.]

(E) *Barbares dont la guerre est l'unique métier.*

Les Suisses qui étoient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du tems ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(F) *Une Femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire.*

Cette Histoire est rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arriverent aussi au Siege de la Ville de Sancerre.

(G) Il

(G) *Il dit, & dans l'instant il veut que son armée.*

HENRY IV. fut si bon qu'il permettoit à ses Officiers d'envoier, [comme le dit Mezeray] des rafraîchissemens à leurs anciens Amis & aux Dames. Les Soldats en faisoient autant à l'éxemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient : par là il arriva effectivement que les Assiégeans nourrirent les Assiégez.

(H) *Il entre au nom du Dieu qui fait règner les Rois.*

Ce Blocus & cette Famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henry IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu raprocher ces trois grands Evénemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Histoire.

FIN DES NOTES.